

les écrits

PER

E-419

BNQ

ANNE LAGARDÈRE

Amorces

NICOLE BROSSARD

Musées

JACQUES FOLCH-RIBAS

On n'est jamais tranquille

CHRISTIANE FRENETTE

Une image contre elle-même

GILLES ARCHAMBAULT

Les maladresses du cœur

ROSELINE CARDINAL

Un instant de grâce

LUC BUREAU

Sur les affinités naturelles
entre Éros et la ville

DOMINIQUE BLONDEAU

L'acupuncteur

ANDRÉ MAJOR

Le sourire d'Anton



les écrits

MONTREAL 1998

92

les écrits

Revue fondée en 1954 par Jean-Louis Gagnon

Directeur :

Jean-Guy Pilon

Secrétaire de rédaction :

Louise Maheux-Forcier

Adjointe administrative :

Marie Beaulieu

Promotion :

Michelle Corbeil

Conseil d'administration :

Jean-Pierre Duquette

Jean-Louis Gagnon

Jean-Guy Pilon

Jean Royer

Fernande Saint-Martin

Conseil de rédaction :

Jacques Folch-Ribas

Naïm Kattan

Claude Lévesque

Louise Maheux-Forcier

Madeleine Ouellette-Michalska

André Ricard

La revue est publiée par l'Académie des lettres du Québec

Prix de chaque volume : 10,00 \$

Abonnement à trois volumes :

Individuel : 25,00 \$; Institutions et Étranger : 35,00 \$

les écrits

5724, chemin de la Côte Saint-Antoine

Montréal (Québec) H4A 1R9

Téléphone : (514) 488-5883

Télécopieur : (514) 488-4707

Le Conseil des arts du Canada, le Conseil des arts et des lettres du Québec et le Conseil des arts de la Communauté urbaine de Montréal ont subventionné cette publication.

Dépôt légal : 2^e trimestre 1998

Bibliothèque nationale du Québec

Bibliothèque nationale du Canada

ISSN 1200-7935

Maquette de la couverture : Nancy Desrosiers

Copyright © *les écrits*



Le Conseil des arts
du Canada
DEPUIS 1957

The Canada Council
for the Arts
SINCE 1957



CONSEIL
DES ARTS ET DES LETTRES
DU QUÉBEC

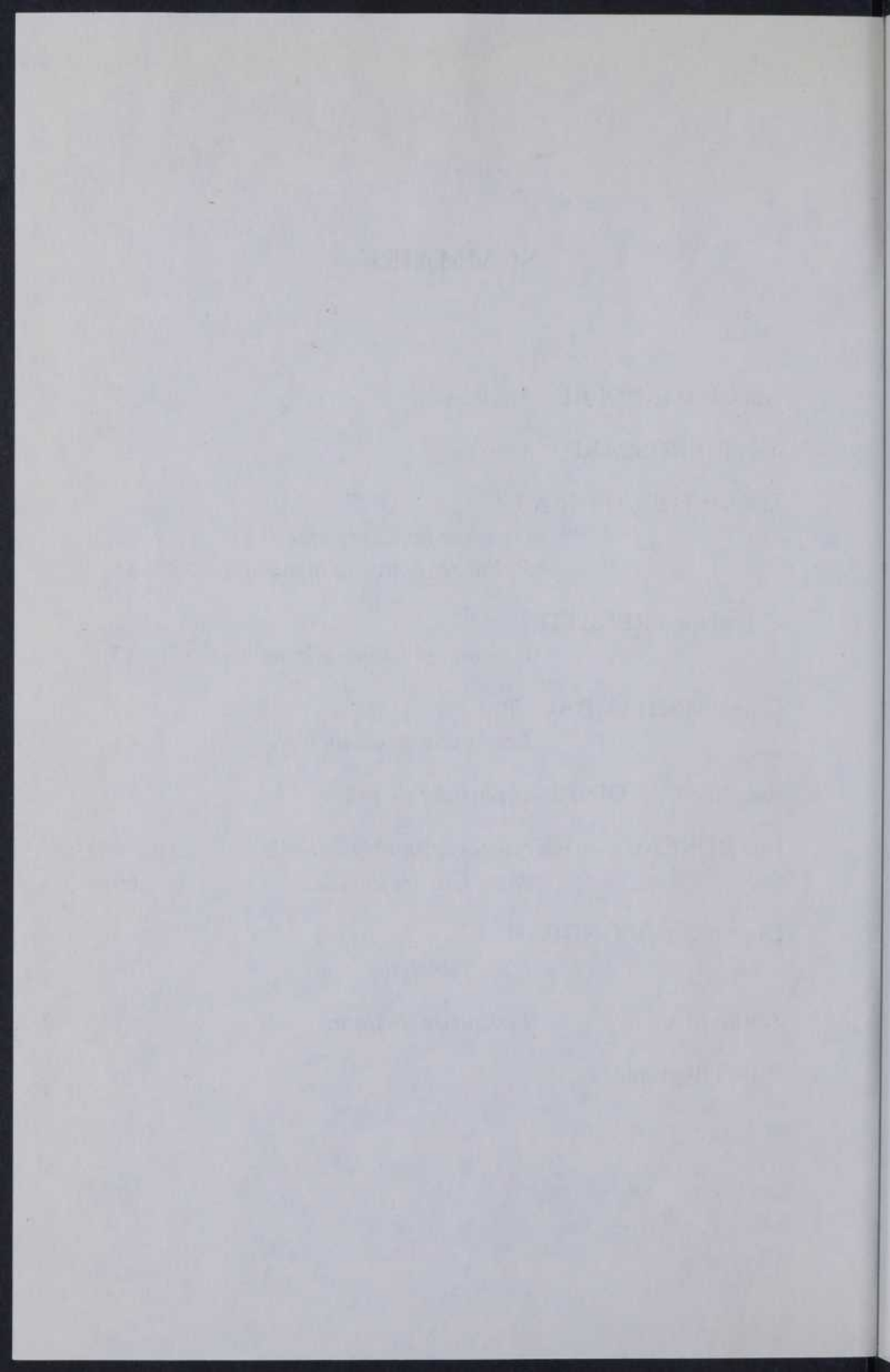
CONSEIL
DES ARTS

COMMUNAUTÉ
URBAINE
DE MONTRÉAL



SOMMAIRE

Anne LAGARDÈRE	<i>Amorces</i>	5
Nicole BROSSARD	<i>Musées</i>	25
Jacques FOLCH-RIBAS		
	<i>On n'est jamais tranquille</i>	
	<i>Palinure, nouvelle historique</i>	31
Christiane FRENETTE		
	<i>Une image contre elle-même</i>	37
Gilles ARCHAMBAULT		
	<i>Les maladresses du cœur</i>	43
Roseline CARDINAL	<i>Un instant de grâce</i>	55
Luc BUREAU	<i>Sur les affinités naturelles</i>	
	<i>entre Éros et la ville</i>	69
Dominique BLONDEAU		
	<i>L'acupuncteur</i>	79
André MAJOR	<i>Le sourire d'Anton</i>	91
Biobibliographies		125



ANNE LAGARDÈRE

Amorces

I

Le père d'Olga chassait. Chaque année, le dimanche de « l'Ouverture », il s'en allait fort tôt, à la nuit. Toute la maisonnée dormait. La veille, dans l'après-midi, il avait nettoyé son fusil, graissé ses souliers de marche, garni sa cartouchière (qu'il porterait en ceinture) et secoué audessus de l'évier la gibecière où, depuis l'année précédente, avaient pu rester accrochés quelques plumes, un peu de duvet. Les enfants, à savoir ici Olga et Renée — Lise n'est pas là, soit qu'elle se fût toujours désintéressée de ces rites, soit que, plus âgée, elle y eût été déjà entièrement initiée... — les enfants n'avaient pas le droit de toucher. En revanche il était permis (et même bien vu) de rester là, à regarder.

Olga aujourd'hui se souvient très bien des odeurs, qui se mélangeaient : le cuir, le gibier, la poudre, la graisse... ainsi que des objets posés sur la table : ils lui semblaient à

la fois prestigieux (dangereux, virils) et grossiers, par leur matière, leurs couleurs, leurs formes. Les gestes de son père, eux, elle ne saurait avec précision les reconstituer. Si elle peut en indiquer « l'idée », la visée globale, celle que lui-même peut-être à mesure expliquait — bien que dans son souvenir il demeure surtout muet, et concentré, comme indifférent à ce public que pourtant, sans le réclamer explicitement, il souhaitait —, si elle peut aussi, Olga, aujourd'hui, en retrouver certaines étapes, il s'agit de bribes, de flashes isolés et désordonnés :

— le fusil ouvert, crosse maintenue serrée sous l'aisselle gauche, canon incliné que la main droite, munie d'un chiffon laineux vient lustrer...

— ou ce geste sec, une simple poussée, pour le refermer, ce bruit tellement net, clac-clac, tellement attendu (espéré ? redouté ?) et répertorié qu'à lui seul il semblait garantir, outre une arme en parfait état, l'adresse de celui qui s'en servirait...

— le fusil encore, et encore une fois ouvert, c'est-à-dire cassé (ses deux inégales parties dessinant un angle), mais à présent soulevé, porté vers le ciel, presque à bout de bras, les deux yeux plissés (comme si déjà ils visaient) s'approchant des deux orifices à l'entrée des deux longs, étroits, contigus cylindres d'acier...

Pas un seul instant bien sûr au cours de ces manipulations, le fusil ne restait chargé. N'empêche. Le père insistait : on ne devait pas s'en approcher, on ne devait pas non plus se trouver dans sa trajectoire ; question d'habitude, et une très bonne habitude à prendre : avec les armes on ne sait jamais ! Il fallait donc qu'Olga et Renée non seulement

gardent leurs distances mais s'arrangent pour se trouver toujours par rapport au fusil, « de côté », ce fusil qui lui-même sans cesse était déplacé : empoigné, ouvert, fermé, agité en l'air, reposé debout, appuyé au mur, ou sur la table, couché... C'eût pu être un jeu si le père, jovial d'habitude, et léger, et gai, n'avait pris alors un air aussi grave.

Olga se demande pourquoi elle a tant tardé à le préciser. Sur ce point sa mémoire est formelle, sans ambiguïté : la scène se déroule dans la cuisine.

(Son père n'y mettait guère les pieds, si ce n'est parfois à l'heure de mettre la table, « pour aider ».)

La pièce est vivement éclairée. Grâce à la fenêtre, sur le côté. Grâce aussi à la porte, en face, celle qui permet l'accès au jardin et qu'on a laissée grande ouverte. C'est là, semble-t-il, qu'elle se tient, Olga, dans cet angle, entre cette porte et cette fenêtre.

Mais curieusement, dans son souvenir, la pièce, vaste et carrée, paraît soudain toute rétrécie. Quant à elle, qui vient pourtant d'affirmer qu'elle n'arrêtait pas de bouger, de se déplacer — au gré du fusil ou plutôt de sa trajectoire, c'est-à-dire de la ligne follement rapide et droite que la balle suivrait si jamais, par hasard ou par malveillance, il était chargé — elle, tout à coup dans ce lieu devenu étroit, c'est comme si on l'y avait enfermée, fixée, ligotée... L'imagination sans doute a pris le relais. En tout cas une chose est sûre : Renée a disparu, évaporée, et le corps du père, un peu voûté — voûté en raison du fait que sa haute taille l'a habitué à s'incliner vers les autres, pour leur parler, il se plaît parfois à le rappeler avec un sourire

destiné sans doute à excuser la pointe de vanité, — ce corps de père devenu une masse obscure dans le contre-jour — car maintenant on dirait qu'Olga a reculé, regardant du fond de la pièce, de l'autre côté, presque collée désormais à cette autre porte (qui elle aussi en définitive permet l'accès au jardin mais au terme d'une traversée, celle de la chaufferie : traversée ô combien pénible, moite, dangereuse !) — ce corps toujours absorbé et peut-être assis, — oui, en cherchant un peu, Olga revoit aussi ceci : le fusil ouvert sur la cuisse, la crosse en travers, le canon à peine incliné, en biais —, cette silhouette à la fois opaque et nettement dessinée paraît tout à coup avoir envahi l'espace, comme décuplée.

*

Olga est lucide. La mémoire obéit à des processus fort sophistiqués... Les souvenirs ne sont pas des objets enfouis qu'il suffirait de déterrer puis de nettoyer pour retrouver l'instant réel, la minute exacte, *la scène*... Elle se souvient d'avoir vu — un film ? un documentaire ? — ce geste du chirurgien qui vient d'extraire la balle : victorieux, encore masqué, il la brandit au bout de sa pince, minuscule et ronde, intacte, parfaite... Les souvenirs, insiste Olga, ne sont pas des balles. Les souvenirs, quand ils sont anciens, quand ils sont restés durablement enveloppés dans l'oubli — à croire que pour les conserver le milieu idéal serait bel et bien cette obscurité, cette fraîcheur stable que spontanément, (songe tout à coup Olga), on prête aux tombes ou aux caves —, les souvenirs donc, soudain exhumés, sortant à l'air libre, jouissent alors effectivement d'une si merveil-

leuse puissance, d'une telle acuité qu'on pourrait les croire intemporels et ressuscités. L'illusion ne saurait durer : en fait ils sont tout « chargés », entourés de chair et empaquetés dans des temps multiples...

Bref, conclut Olga, toute cette scène — ces préparatifs de chasse, son père dans une cuisine d'abord éclairée et puis peu à peu, sinon plongée dans l'obscurité, du moins synonyme d'exiguïté et d'opacité — toute cette scène, il est fort probable que, sans avoir été inventée, (car Olga se porte garante des faits) elle ait été altérée et contaminée par ce que, dans les livres comme dans la vie, on nomme « la suite », par ce qui s'est passé « après ».

II

La famille ne recevait pas. Les rares visites, souvent annoncées la veille, s'accompagnaient chaque fois de drames. Olga aujourd'hui estime que son père devait avoir hésité : ou bien lâcher le morceau longtemps à l'avance et assumer jusqu'au jour J des plaintes réitérées... ou bien différer, repousser à la dernière minute une colère certes aggravée mais aussi forcément, abrégée... L'épouse néanmoins pouvait tempêter, ces jours-là le mari tenait bon, insistait : cet ami était de passage, il avait téléphoné, impossible de se dérober !

Olga effectivement se souvient d'hommes toujours seuls, de convives plus ou moins affables et gênés — parfois, après des années, les retrouvailles sont malaisées

— et de sa surprise : un nom familier mais immatériel (ni corps ni visage) soudain s'incarnait.

Pendant le repas, auquel les fillettes avaient le droit de participer puisqu'il s'agissait d'un simple déjeuner — le père prétendait l'avoir fait exprès, pour sa femme, pour qu'elle n'eût pas à « se compliquer » —, il fallait se taire et se montrer « bien élevées », mais il était loisible d'observer.

Naturellement la scène a lieu dans la salle à manger.

Elle gardait, elle, Olga sa place habituelle : au bout, seule à l'un des petits côtés de la grande table rectangulaire. De coutume elle avait son père à sa gauche — isolé aussi mais sur la longueur —, Renée, puis sa mère à droite, et donc Lise en face, sur l'autre largeur.

Un fait trouble Olga. Dans une certaine mesure elle revoit assez bien la scène, ce plan avec l'invité — non pas tel ou tel, précis, singulier, mais « l'Invité », l'être générique qui, fût-ce de façons diverses (sincère, contrainte, feinte...), polarisait tous les intérêts — elle le revoit bien, en train d'écouter, son visage un peu en oblique, souriant, les tempes argentées. Ou bien, à son tour, lancé : c'est lui qui raconte, et puis remercie et puis complimente, quelquefois refuse de se resservir, avançant le bras, la main soulevée, la paume en avant, les doigts très légèrement écartés...

Olga se souvient aussi du geste nerveux avec le couteau : laissé posé sur la table, tourné, retourné, machinalement...

En revanche, elle a beau chercher — au point que tout ce qui précède soudain lui semble suspect —, elle n'arrive pas à voir *où il est*. Quelle place, dérangeant l'ordre canonique, lui a-t-on attribuée ? L'usage voudrait

que l'hôtesse l'eût mis à sa droite, sur le grand côté, auquel cas Olga aurait vu sa mère se rapprocher et prendre le siège que d'habitude occupait Renée, tandis que Renée elle-même déménageait... Mais où, Renée ? sur l'autre versant ? à gauche, vis-à-vis d'Olga, à droite par rapport au père ? Ce scénario, très profondément Olga n'y ajoute pas foi... Pour des raisons, dit-elle avec force, strictement techniques, pratiques : les nécessités du service. La mère devait sans difficulté pouvoir se lever, gagner la cuisine et à cette fin l'idéal restait (car proche de la porte) sa place attitrée. Il est donc des plus improbables qu'elle l'eût cédée, surtout à un invité. Non, si vraiment le convive ne pouvait pas se trouver ailleurs qu'à sa droite — et sur ce point Olga imagine que sa mère, pas plus que son père n'auraient transigé —, c'était plutôt à la place de Lise (là-bas, en face d'Olga) qu'on l'eût installé, Lise étant alors repoussée à côté du père (et face à la mère), père qui lui-même dans ces conditions non seulement eût partagé avec son aînée cette longueur qui d'habitude lui était entièrement réservée, mais, par rapport à Olga, se fût rapproché... Or, Olga le sait : elle n'aurait pas oublié pareille (et exceptionnelle) proximité.

Un autre détail est assez frappant et troublant. Un détail qu'Olga, ne sachant qu'en faire ni comment l'interpréter, a tardé à relever. Quel que soit le repas qu'elle revoit dans cette salle à manger, avec ou sans cet « Invité », avec ou sans cet « Intrus » détesté dont l'effet majeur, encore aujourd'hui, semble bel et bien de ruiner tous ses rêves topographiques — chacun des protagonistes se trouvant désormais voué à errer, à flotter, glissant de place en place, probable ou impossible... — elle, Olga (seule à demeurer fixe), apparaît de dos.

On dirait un tableau. La mémoire, pareille à un œil — une caméra, un appareil photo — impose immanquablement cet angle, cette « perspective » :

— son dos : découpé en bandes égales, régulières, à cause des barreaux de la chaise...

— au-dessus, dépassant de peu, la tête ; plus précisément l'arrière du crâne, avec une raie : les cheveux châtain se partagent en tresses...

— au-dessous, dans l'ombre — la table bien sûr stoppe la lumière, malgré tout on distingue —, deux jambes... peut-être trop courtes pour toucher le sol, (donc très probablement pendantes et disjointes), deux bouts de chaussettes, deux bouts de mollets, l'ourlet de la jupe...

— au-delà, dans les profondeurs de la pièce, autour des blancheurs de la nappe, plusieurs silhouettes : aussi indécises, confuses, mobiles que le premier plan est net.

III

Le père et la mère d'Olga lisaient. Lui, le journal et des policiers, reconnaissables à leur titre et aux photos sur la couverture, elle, des romans beaucoup plus épais : d'abord historiques ou sentimentaux, puis, progressivement — Olga garde l'impression curieuse (douteuse) que l'évolution, c'est-à-dire, l'amélioration du goût de sa mère se produisit à mesure qu'elle-même, Olga, grandissait... —, peu à peu donc des œuvres de qualité : la Littérature, Balzac, vingt et un volumes reliés pleine peau, gravés à l'or fin.

Olga revoit la publicité dans le magazine :

- les gros caractères,
- en haut et à gauche le buste de l'écrivain, légèrement en biais pour mettre en valeur les reliefs du bronze,
- en bas et à droite, à découper, le bon de commande,

(Les ciseaux sont schématiquement dessinés : deux lames ouvertes à cheval sur les pointillés... La mère d'Olga, enthousiasmée, a décidé de signer malgré le prix assez élevé : une première somme, modique, puis des versements espacés mais plus importants... La scène se déroule autour de la table, dans la salle à manger, on prend le café...)

— détail distingué : la tranche de chaque volume serait ornée d'une grande lettre calligraphiée ; la collection une fois complète — pas question donc de s'arrêter ! — et les livres disposés *dans l'ordre*, le nom de l'auteur apparaîtrait *en entier* : le nom précédé du prénom, lui-même suivi de cette particule dont bien sûr à l'époque Olga ignorait qu'elle était entièrement « fausse », usurpée, Balzac l'ayant purement et simplement rajoutée à son patronyme roturier...

Olga néanmoins, dans un premier temps, est déconcertée. Elle a beau chercher, sonder sa mémoire, passer en revue chaque pièce de la maison : le salon en bas, les chambres à l'étage, y compris le couloir qui les desservait, y compris le jardin d'hiver (celui que, avec le hall d'entrée, la verrière éclairait)..., elle a beau revenir explorer non seulement les espaces « de vie » — expression maternelle dont Olga aujourd'hui goûte l'ironie puisque ces espaces se révèlent dans son souvenir à la fois remplis (encombrés, presque saturés : meubles, bibelots, rideaux, tapis) et déserts,

comme inhabités ! — mais aussi ces autres lieux qu'on dit « de passage » : corridors, paliers, vestibules... bref, dans tous ces endroits¹, partout où Olga croyait retrouver des livres sur des étagères, des rayonnages, des bibliothèques..., elle n'en revoit pas.

*

Sa propre chambre était située au rez-de-chaussée.

Olga grandissant, sa cohabitation avec Renée, de deux ans son aînée, se faisant de plus en plus difficile, on s'était résigné à lui aménager cette pièce étroite prévue pour la bonne (et restée toujours d'ailleurs inoccupée). Donnant à un bout sur l'entrée, à l'autre extrémité par une porte-fenêtre sur le jardin, elle jouxte la cuisine sur son grand côté. C'est le long de cette cloison — peut-être dans le but secret d'amortir les bruits — que l'on a placé la bibliothèque, Olga est formelle, la seule, l'unique :

— la partie basse, un peu plus épaisse, est garnie de portes où des clés dorées — ouvragées, sonores : il faut insister un peu pour qu'elles acceptent de fonctionner — font office de poignées ;

— de simples rayonnages, à fond plein mais ouverts, dépourvus de vitres, constituent la partie élevée ;

— impératif esthétique autant que nécessité technique en raison des formats si divers des livres : les étagères,

1. toutes ces places perdues dont la mère affirmait encore que, bien que « perdues » (ou parce que perdues ?), ce sont elles en réalité qui donnent son standing, sa « classe » à une maison...

d'un panneau à l'autre, sont placées à des hauteurs variées ; les décalages, la discontinuité ont été savamment calculés.

Quant aux questions purement pratiques — par exemple le fait qu'une fillette puisse sans difficulté saisir ou ranger ses livres de classe... — ici idéalement (le cas n'est pas si fréquent, Olga le souligne), elles viennent coïncider avec d'autres intérêts, moins explicités mais d'autant plus actifs : ceux de la valeur, de la hiérarchie, du mythe... Au-dessus des livres de classe, les romans « faciles », et puis au-dessus encore la « Littérature », avec tout en haut — dernière rangée, mais visible encore d'en bas, depuis ce lit où Olga le dimanche aime à s'attarder pour rêver —, tout en haut, la série Bleu-marine et Or, cuir luisant et lisse, Balzac, Honoré...

*

Les polars du père devaient être empruntés.

Olga penche pour cette hypothèse parce qu'elle ne se souvient d'aucun dans sa chambre, figurant sur ses rayonnages.

Son père les lisait exclusivement le soir avant de dormir, et puis la nuit (car il souffrait d'insomnie), et puis aussi, il est vrai, l'été, sur la plage — mais là encore donc allongé, dévêtu, avec ce torse nu, un peu mou, trop blanc qu'Olga ne pouvait regarder sans être gênée (et qui chaque année, début juillet, était victime de coups de soleil meurtriers...)

On habitait la périphérie. C'était la mère qui s'en occupait, qui les rapportait « du centre », « d'en ville », ces

livres ; en fait à peine des livres, plutôt des objets, de simples objets à se procurer : au départ inscrits sur la liste, la liste des courses, et puis au retour rayés, barrés, si soigneusement barrés et rayés sur le bout de papier froissé que le mot était devenu illisible...

Olga revoit son geste, celui de sa mère le soir lorsque le père rentrait, ce geste pour les lui montrer : elle les retirait de leur sac plastique — jusque-là demeuré posé tout gonflé sur le secrétaire dans l'entrée (celui qui était réservé aussi au courrier) — et les exhibait ces livres, tous à la fois, jamais moins de quatre, la pile d'un coup, toute la pile dans sa main unique, courant donc ce risque que l'un d'eux (un parmi tous ces livres pincés entre les doigts trop largement écartés et crispés d'une main unique), que l'un au milieu s'échappe, glisse, s'éjecte tandis que l'ensemble se disloquerait...

Leur chute, leur chute *réelle*, Olga ne se souvient pas d'y avoir assisté. L'événement du reste (est-il besoin de le préciser ?) eût été sans portée : ce type d'ouvrages ne méritait ni soin, ni respect. Même à supposer qu'au lieu de les emprunter la mère les eût achetés, — possibilité qu'on ne peut totalement écarter étant donné que la famille avec le temps s'enrichissait — cette hypothèse a ce corollaire auquel Olga aujourd'hui est des plus sensibles : à peine lus ces livres disparaissaient et s'ils disparaissaient, indignes donc d'être gardés et classés en bibliothèque, c'était bien que d'une manière ou d'une autre à mesure on s'en débarrassait : donnés, ou pire, jetés...

IV

La mère d'Olga n'était jamais calme, paisible, sereine. Pour rendre compte de son état — précision tactiquement des plus nécessaires : entre sœurs mais aussi entre filles et père on s'avertissait — la formule était consacrée : elle était « de mauvaise humeur » ou bien « énervée ». L'adjonction d'intensifs divers, « assez plutôt terriblement très », suffisait à exprimer la nuance et donc le taux de prudence avec lequel il valait mieux l'aborder si on ne pouvait faire autrement, si par malheur on avait « quelque chose à dire ou à demander »...

Parfois un commentaire accompagnait : elle avait pris du retard au marché... c'était sa migraine... ou bien le vent, l'autan, qui se préparait : plusieurs jours à l'avance il la perturbait, elle-même aimait à le déplorer, (secrètement fière peut-être d'une si organique, quasi animale « sensibilité » dont Olga pour sa part était fort impressionnée...)

Bref, l'idée générale était la suivante : l'humeur d'une mère, c'est comme le temps, du moins les phénomènes climatiques les plus locaux, les plus contingents :

— absurde, arbitraire et imprévisible,

— absurde, non-signifiant, puisqu'aucune interprétation (causale ou finale) jamais n'arrivait à élucider, c'est-à-dire briser, dissoudre ce noyau opaque autour duquel on vivait²,

2. ce *noyau* qui était le corps de la mère et plus précisément dans ce corps, les *nerfs*, ces nerfs tellement fragiles, tellement « à vif » qu'ils étaient capables de régir *l'esprit*, le moral, l'humeur de la mère et par là toute « l'atmosphère »...

— absurde, in-signifiant, donc bénin et sans conséquence...

— mais aussi extraordinairement autonome et merveilleusement tout-puissant ! Un climat, Olga le rappelle, n'a pas à se justifier, il est ce qu'il est, il faut s'adapter... Le père d'ailleurs, le seul qui eût pu protester — en privé, c'est-à-dire hors de portée de sa femme et devant ses filles (mais sans véritablement leur parler), il maudissait pareil « caractère » — le père lui-même, au lieu de se plaindre, battait en retraite, fuyait au salon où, immanquablement, il allumerait la télé.

*

À une occasion pourtant cette mère toujours si tendue s'assouplissait, au point d'avoir l'air, par comparaison, presque gaie : dès qu'il était question de « ranger ». Vider les placards, les armoires, examiner, trier, réorganiser...

La scène, « l'action » pouvait avoir lieu n'importe où, dans n'importe quelle pièce — bien qu'Olga revoie surtout sa chambre, celle que, très petite fille, elle partageait encore avec Renée... La structure était invariable, l'espace identiquement compartimenté.

À droite, ce qui est épargné, sauvé, provisoirement, et à quoi dans une phase ultérieure, une fois l'espace dégagé, sera assigné sa place nouvelle...

À gauche deux tas :

1. ce qui, pouvant servir encore, sera *donné* : linge, vêtements, jouets...

2. ce qui doit être balancé : « par respect ; parce que les gens auxquels on *donne*, si on leur *donnait* en ayant l'air de se débarrasser, ils seraient humiliés »...

Olga se souvient que les objets de droite, du seul fait d'être mis à droite, donc jugés dignes d'être conservés — avec ce corollaire : ils n'étaient pas amoncelés ; au contraire, pliés avec soin, ils étaient peu à peu classés, selon leur nature, leur taille, l'endroit où l'agencement futur les amènerait —, ces objets parfois depuis longtemps possédés et rendus quasi transparents à force de familiarité, retrouvaient soudain, surtout lorsque le verdict était immédiat et catégorique, une sorte de densité, d'éclat, de prestige.

Pas l'éclat du « neuf », dont on sait, dit Olga, qu'il ne peut jamais se récupérer, fût-ce par un coup de force...

Un autre prestige. Non moins mystérieux, voire plus subtil, mais aussi fugace : il n'excédait guère ces quelques minutes où, le travail n'étant pas terminé, toutes ces « affaires » (si fraîchement triées, jugées et sauvées !) attendaient : encore « sorties », alignées en piles et colonnes, parfois à même le sol ou sur le tapis, parfois sur les lits...

Les deux tas de gauche quant à eux, tout en demeurant puissamment unis : ce qui doit disparaître, ce qu'on ne sera plus obligée de porter ou d'utiliser... illustraient cette idée troublante : il y a des degrés, des stades, voire une hiérarchie parmi les déchets.

Les deux monticules étaient nettement séparés. Et si jamais l'une des fillettes présentes au spectacle — du moins Olga ou Renée, qui pour rien au monde ne l'auraient manqué — s'avisait de « toucher », au risque de « mélanger », elle était aussitôt réprimandée.

La mère criait, menaçait, comme d'habitude, continue Olga... Et pourtant on n'y croyait pas. Quelque chose dans le ton était altéré. Comme si sur la colère, non feinte mais superficielle, le plaisir l'emportait. Le plaisir, ou plutôt une sorte d'excitation... Une excitation spéciale, par laquelle Olga enfant se sentait troublée, à la fois gênée et exaltée... Une excitation qu'aujourd'hui encore — peut-être justement et paradoxalement parce qu'il lui a été donné, çà et là, de la ressentir — elle peine à analyser. Trop de fils, dit-elle, viennent s'y nouer : goût du pouvoir, vertige de sa liberté (de son libre-arbitre : ces milles décisions rapides que nul ne pourra contester), espoir d'un ordre meilleur, d'une forme neuve, plus commode mais aussi plus jolie, plus vivante, plus aérée ! Sans compter — puisque malgré tout, et il ne faut pas l'oublier, il s'agit ici de balancer, dégager, faire de la place — sans compter l'appel du Néant, l'ivresse du Vide !...

(Parfois Olga avait cette crainte, à mi-chemin du désir et de la hantise : que sa mère, dans sa frénésie joyeuse, allât TOUT jeter !)

*

Un autre souvenir, dans la mémoire d'Olga associe sa mère aux détritux ou déchets.

(Formulé ainsi, Olga en est bien consciente, le fait a de quoi choquer... Il pourrait aussi, risque bien plus grave, faire contre-sens. Olga se doit donc de le préciser : loin d'être diminuée, la mère d'Olga sortait très obscurément grandie, rehaussée par cette proximité...)

Dans la cuisine, la poubelle se trouvait sous l'évier.

Cette localisation — banale : où qu'elle ait habité, Olga croit se rappeler qu'elle n'y a jamais échappé — explique ce mouvement que sa mère avait, faisant la vaisselle, debout, un peu inclinée et le tablier protégeant son ventre³, ce mouvement souple, merveilleusement ajusté par lequel, si on avait quelque chose à jeter, elle cédait la place, ou plutôt laissait le passage, libérait l'accès : sans bouger les pieds ni sortir les mains de l'eau, d'une simple torsion de buste qu'accompagnait, soutenait un étirement des hanches, elle s'écartait.

Parfois aussi, variante curieuse, elle gardait les deux mains en l'air au-dessus du bac — « à cause des gouttes », des gouttes qui, une fois tombées, risquaient d'être transportées, étalées, laissant ces affreuses traces sur les carreaux de l'entrée... — et elle restait ainsi, toute déhanchée, les mains suspendues et dégoulinantes, comme bénissant l'évier... Elle semblait soudain, se souvient Olga, tellement compacte et *patiente*, elle qui ne l'était jamais, attendant qu'on ait achevé. « Tu as fini ? », disait-elle, et ensuite, toujours sans vous regarder, elle s'y remettait.

L'ensemble — le corps barrant le passage puis écarté, le battant ouvert, la poubelle atteinte d'un geste rapide et sûr malgré la pénombre régnant sous l'évier —, l'ensemble devait tout au plus durer huit ou dix secondes...

3. un tablier noué autour de la taille avec, dans le dos, tentants, la boucle et les deux cordons; les bons jours le père d'un geste furtif s'amusait à tirer dessus : tout se défaisait, la mère, surprise bien qu'habituee, riait, et d'un coup le soleil en personne faisait son entrée...

Olga aujourd'hui est incapable de dire pourquoi elle en a été à ce point marquée. En revanche, elle tient à le souligner : ce type de scène et de souvenir ne saurait être mensonger. À supposer même qu'un détail soit imaginaire, affabulé — ou, plus exactement : « greffé », « transplanté » à partir d'un autre moment, d'une autre personne qu'on aurait elle aussi plus tard, passionnément observée — ce détail, il faudrait, dit-elle, plus encore que le fait le mieux avéré, le considérer comme pertinent, significatif, VRAI.

V

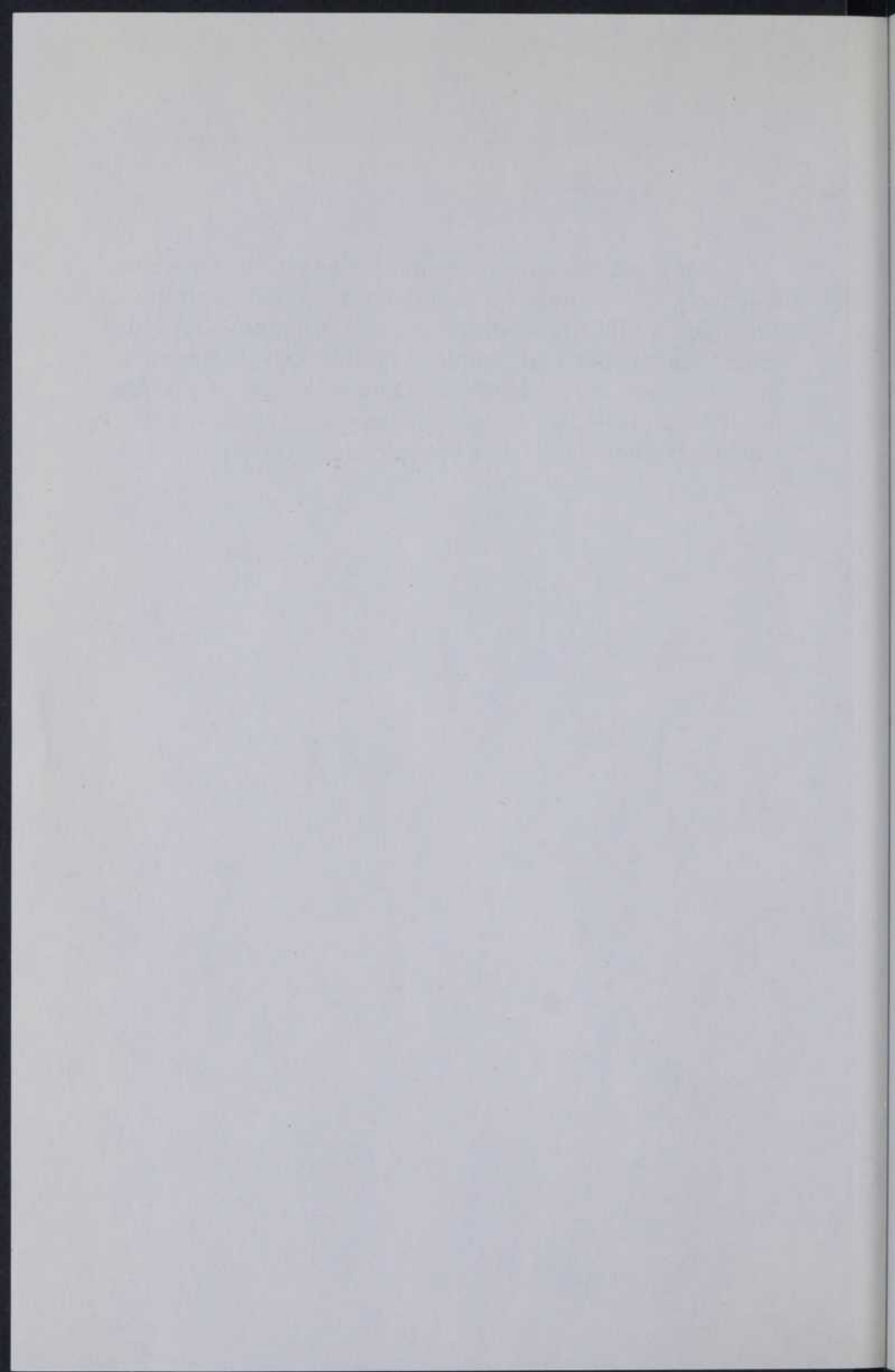
Olga, en plus de vingt ans, a écrit huit livres. Cinq ont été publiés. Les autres, restés inédits soit que l'éditeur n'en ait pas voulu, soit qu'Olga elle-même en ait décidé ainsi, sont rangés — soigneusement triés, clos, élastiqués, étiquetés — dans le placard du bureau d'Olga, sur l'étagère la plus élevée. Bien sûr Olga n'y remet jamais le nez, et pour certains, en particulier le tout premier, elle en a même complètement oublié le sujet, le décor, l'intrigue...

Les autres ouvrages d'Olga, ceux qui ont été publiés — ceux donc, dit-elle, qui se retrouvent affublés du titre de « livres » dès lors qu'ils ont été transformés en objet concret, matériel, tangible... — ont en fait, si on les compare aux premiers (restés inédits), un sort guère plus enviable.

Jamais Olga ne les rouvre ou ne les relit.

Elle les a remisés loin de son bureau : quelques exemplaires de chacun enfermés dans un sac plastique.

Un jour, voici quelques mois, l'éditeur a envoyé un courrier pour indiquer qu'en raison des coûts (entretien, stockage) il allait procéder à des « destructions ». Aucun terme plus précis n'était employé et tout pouvait être envisagé : la casse, le feu, le pilon... Olga a été surtout étonnée que cette nouvelle, qui à une autre époque l'aurait crucifiée, demeure indolore et la laisse presque indifférente.



NICOLE BROSSARD

de l'Académie des lettres du Québec

Musées

salles

ça commence je veux bien. Surtout ne pas en finir avec le tremblement. Garder ouvertes toutes les options de bonheur puisque le jamais vu au fond sert bien l'expression du visage. C'est en marchant dans les bibliothèques et autres musées que j'arrive à bout de silence à me reposer. Corridors, salles de lecture et d'exposition. Un cadre de porte, un bout de soulier noir qui dépasse, des gardiens sis là ou debout très modernes sous un angle nouveau. Le plancher blond belles lattes, la cire et le parquet. À certains endroits, marbre rose et dalles grises, le froid, courant d'air d'images allégées dans les yeux comme des confettis pendant que le soulier noir d'un gardien encore. Va pour le parquet demain les dalles

dalles

d'une main ça fait pâlir quand on soulève de toute manière tu as raison vaut mieux se laisser glisser comme un enfant et s'arrêter si le cœur y est entre deux tableaux de la période bleue. Ce matin la salle d'exposition est vide on dirait dimanche ou une rue tranquille quand les arbres ressemblent à de grandes méduses inversées avec un brin de mauve et de bleu, rhizômes d'horizon. Donc ce matin, granite dans les pensées. Ce sera lisse, rose et troublant en descendant le grand escalier pendant que des ouvriers dallent au rez-de-chaussée un coin de champ symbolique

caméra de surveillance

en noir et blanc simultanément on s'arrache la lumière au bout du corridor. Des gestes sans le savoir quelque peu ralentis, gommés on pourrait le croire à cause du flou quand quelqu'un descend le grand escalier ou repasse plusieurs fois devant la même œuvre le visage trouble et personne pour cadrer. Cela fait beaucoup de va-et-vient sur un seul écran et tu ne sais plus quoi penser entre deux tons de blanc pour la même figure. Une femme passe lentement sa main sur son front dans une salle au fond réservée aux installations là où la nature est transposée en une idée ronde et sophistiquée qui donne l'impression qu'on est à l'abri

titres

toujours on doit se pencher pour lire. S'incliner devant la date, apprendre à se réjouir que cela fut avant la guerre ou entre deux guerres alors que les gens pouvaient en se concentrant sur plusieurs mots à la fois refuser malgré tout de sourire. Parfois une œuvre sans titre me surprend. Je m'avoue alors vaincue entre les siècles. Quand il s'agit d'un nu, un doute cru se mêle à la texture de l'origine. Pour un temps l'œil est humide, prend vie du silence et de la femme nue

les œuvres

interdit de toucher question de fragilité ou de beauté. Devant l'œuvre je suis lente et vulnérable. Solitude dédoublée par les questions et l'éclairage. Une main tendue au présent, c'est incroyablement vivant

écran

ici on dit drame personnalisé de la navigation. Dans la salle de lecture on est partout entouré de draps tendus comme pour nous surprendre d'être si minuscules dans l'ombre bleue des écrans avec nos bras tendus interactifs cherchant mille solutions pour transformer la planète et déréaliser le sujet. Face à l'écran c'est le paradis de la fièvre et des certitudes, la clé de toute sensation

cafétéria

salade artichauts avocats le passé se faufile entre deux couteaux sur fond de nappe blanche. La journée aura été bien remplie avec une envie de Palerme au fond des yeux un bref scintillement du moi en émoi allant dans les rues de la Kalsa. Marcher dans les musées sur la pointe des pieds car les images font un bruit terrible dans nos yeux guetteurs de nourriture et grands avaleurs de silence

silence

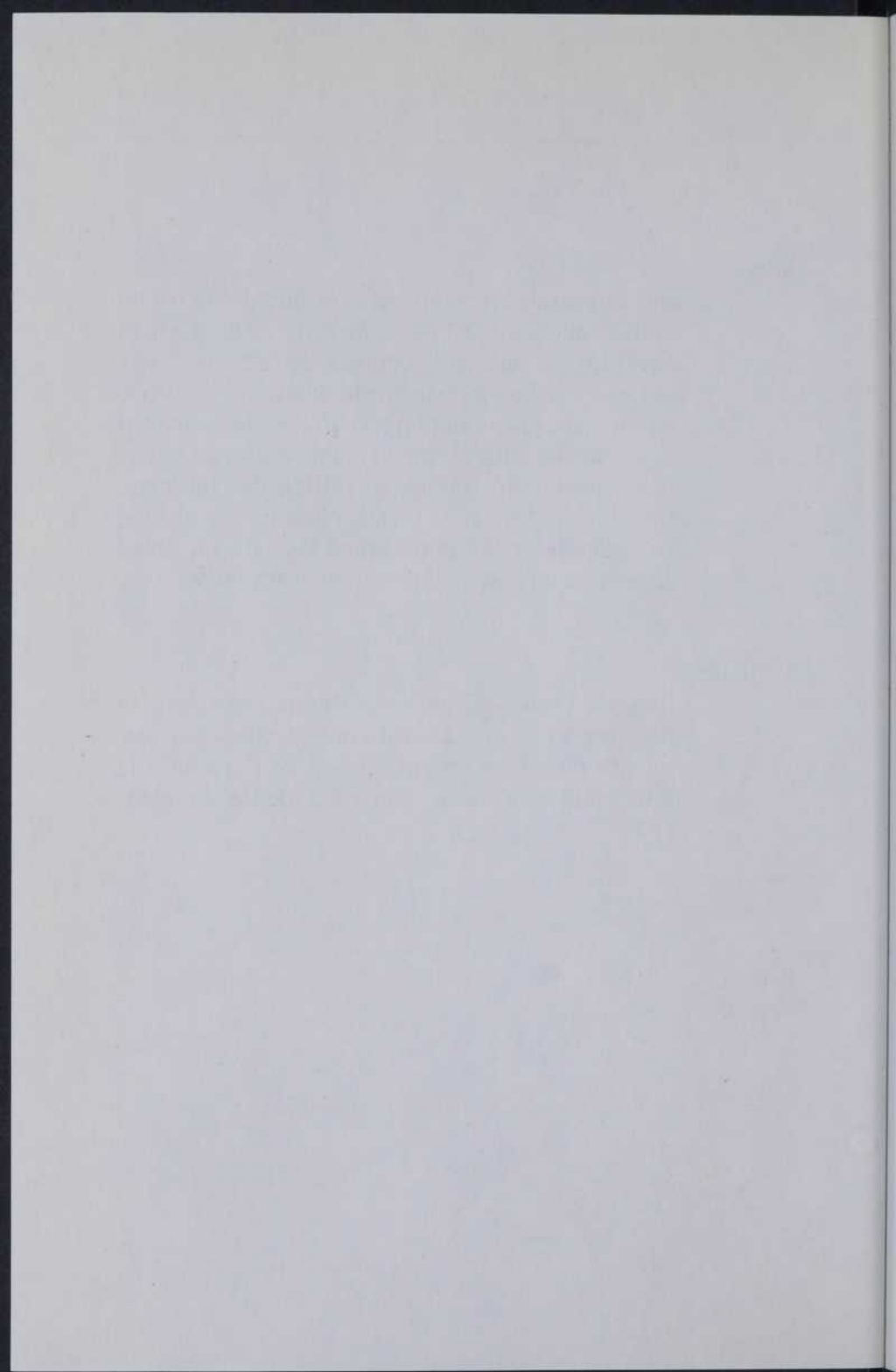
une impression seulement. On dira l'électricité court d'une salle à l'autre *loca de la casa* allant dans tous les sens de la couleur, de l'antiquité aux modernes. Elle empiète sur le silence le repousse vers le haut jusqu'au plafond où il reste là attentif au-dessus de nous comme si nous étions de belles âmes, proies désirables au milieu des tableaux puissants et des néons blancs où notre vie chaque fois chaude et fervente attend demain on dirait suspendue au cou quelqu'un, oui à ses lèvres

vestiaire

quelque chose qu'on a vu flamber derrière la mémoire et la lumière du corridor sans pouvoir toucher puis la main aura glissé de l'épaule à la taille tout en aidant la visiteuse à mettre son manteau

9/11/94

7/1/98



JACQUES FOLCH-RIBAS

de l'Académie des lettres du Québec

*On n'est jamais tranquille
Palinure, nouvelle historique*

Il y avait une fois.

Il y avait une fois un navire, pour lequel on n'avait pas eu le temps de trouver un nom, vous savez ce que c'est, la précipitation des guerres, la fuite devant le feu, les femmes qui crient, les chèvres qui ne veulent pas embarquer, les guerriers qui ramassent leurs armures cabossées, enfin, quoi, la pagaille, alors on l'appela le *Vaisseau d'Énée*, du nom du valeureux chef qui s'en allait loin, le plus loin possible, avec l'intention de fonder une ville dont il avait déjà trouvé le nom, *Rome*, où l'on pourrait être entre nous.

Le bateau, une barge en mauvais état, mais à la guerre comme à la guerre, était conduit par un certain Palinure, fameux pilote qui, paraît-il, n'avait qu'un défaut : il buvait de temps en temps une bonne amphore de vin de

Panos et se couchait alors n'importe où sur le pont pour rêver aux étoiles que Zeus a répandues à foison, et il faut bien le dire, en grand désordre.

Or, une nuit, le vent souffla, le bateau prit une forte vague, et voilà Palinure à l'eau. Il faillit se noyer, mais il se trouve toujours un dieu pour s'occuper des ivrognes. Le pilote amolli par le vin (un peu doux mais puissant) se mit en forme de planche, la bedaine au ciel, les bras ballants, les orteils libres.

Trois jours de tempête, interminables. Une sirène qui passait par là vint lui lécher les pieds et abandonna la partie : trop mous. Un oiseau marin se reposa quelques instants sur un nez qui, de rouge, devenait blanc, puis vert. Cette prémonition curieuse du drapeau italien inquiéta l'oiseau, qui s'enfuit.

À moitié réveillé, Palinure pleurait comme un véritable Troyen (ce sont des Orientaux, romantiques et sensibles comme des femmes) et il appelait les dieux à son secours :

— Que vous ai-je fait, pour me traiter ainsi ? M'avez-vous puni pour des libations que recommandent pourtant tous les médecins de l'Olympe ? Ai-je mal conduit le vaisseau, lorsque je le gouvernais ? Voudriez-vous priver ma femme et mes enfants de mon fidèle soutien et de l'éducation à laquelle ils ont droit ? (Palinure n'avait pas procréé, il avait peur des femmes et le corps des petits garçons l'énervait beaucoup, mais les tempêtes en mer d'Ionie sont extrêmement mauvaises quand souffle le meltem, et il faut tout essayer pour convaincre).

Les dieux n'entendaient pas. Ils étaient justement à un banquet philosophique et le conférencier, un Crétois

subventionné par le Conseil d'Hermès, atteignait enfin au bonheur suprême d'avoir endormi tout son auditoire... Sauf Éole, il n'était pas venu, déclarant que tout cela c'était des mots, mots, mots. Dépité, il se vengeait en soufflant sur la mer, faisait des bulles, clapotait. Les paroles de ce bon Palinure l'amusaient plutôt. Mais on se lasse, même du plaisir, et après trois jours, la tempête se calma.

On était au large de la Lucanie. Palinure tourna un peu la tête : la côte était visible. Il choisit ce moment pour s'évanouir de fatigue. Ce sont les vagues qui le portèrent sur le rivage où son corps s'encadra entre un rocher et une dune de sable.

Les Lucaniens, en ce temps-là, étaient un peuple de montagnards à la peau brune, avec de jolies barbes qu'ils teignaient de rouge. De la mer, il ne leur était jamais venu que des ennuis. Des navires à voile et à rames, dégorgeant des guerriers blonds et imberbes (imberbes !) ou noirs avec des armures de bronze (de bronze !) qui trucidèrent les enfants et adoraient des dieux étrangers, ou encore des marchands en sandales (en sandales !) qui se frottaient les mains et vous échageaient de l'hydromel frelaté contre deux femmes en parfait état. Des bandits.

— Ça, c'est vrai, dit le chef.

Les Lucaniens étaient un peu naïfs mais extrêmement vindicatifs, après. Proverbe de Lucanie : *Ce qui vient de l'étranger, moins je le vois, mieux je me porte.*

Méfiance, donc. Voilà un homme sur la plage, là-bas. Les malheurs n'arrivent jamais seuls : il doit y en avoir d'autres. La dernière fois, ils nous ont tué vingt-deux esclaves, à leur faire couper du bois, notre bois, pour réparer

leur vaisseau. Ils ont pillé le village et bouffé deux bœufs, sans parler des moutons et du petit Louki qui n'avait même pas eu le temps de forcir, deux ans l'été d'avant. Des sauvages. On s'est bien défendu tout de même, mais voici : six morts et un manchot. Qu'est-ce qu'on fait ?

— Rien à faire avec les étrangers, dit le manchot. Tu leur tends la main, voilà le résultat.

— Ça, c'est vrai, dit le chef.

On s'approche, on regarde Palinure, on lui trouve un air bizarre, comme faussement endormi.

— Hypocrites et compagnie, dit l'amateur d'hydromel.

— Ça, c'est vrai, dit le chef.

On convint qu'il faudrait donner une leçon à ces marins bardés de bronze qui ne vont pas tarder à débarquer en bande. Ça leur fera les pieds, sandales ou pas.

Alors les Lucaniens massacrèrent Palinure. Chacun y alla de son coup d'épieu ou de hache. Ils laissèrent le corps sur la grève, bien exposé au soleil et aux charognards, sans sépulture.

Insulte suprême, en ces temps-là.

Les dieux, horrifiés. Dyonisos se plaignant qu'on a profité des bienfaits de *son* vin pour lui tuer un adepte... Artémis la vierge, suivie de toutes ses nymphes, montant à l'Olympe en manifestation de soutien, avec pancartes et orchestre de lyres... Arès le brave, dieu de la guerre, faisant kss, kss, pour exciter le patron...

Zeus déclara, du haut de la tribune :

— Les hommes sont fous. Ils jugent sans savoir. Mais enfin, mesdames et messieurs, vous êtes au courant,

depuis le temps, cela ne devrait pas vous étonner ! Ah ! Quand verrai-je le jour où l'Aurore aux doigts de rose viendra, précédant le soleil, jeter ses fleurs sur des hommes libres et égaux en droits... (Où va-t-il chercher tout ça, murmurait Hermès à la baguette d'or et aux pieds ailés. Le Vieux vieillit, me semble-t-il, non ?) ... et ainsi, de même, des femmes ? (Là, il exagère, dit le satyre Marsyas, abrégeons, abrégeons.)

— Ils sont fous, termina Zeus. Ils ne s'aiment pas. C'est pour cela que nous les avons faits mortels. J'ai dit. Et il ajouta :

— Pour ceux-là, les Lucaniens, qui commencent à me casser ce que j'ai de plus fragile, vous allez me leur envoyer la grosse épidémie, la sauvage, avec complications et morts subites, et douleurs perçantes, et vomissements : le grand jeu. Ça leur donnera une leçon !... Bon, ce n'est pas tout ça, ajouta-t-il, c'est l'heure de ma soupe et de mon repos. Moi, si je ne fais pas mes huit heures de sommeil, je deviens agressif.

La peste jaillit en Lucanie. Du moins, les annales le rapportent ainsi. Mais si ce n'était pas la peste, c'était son frère. Un véritable fléau, de toute beauté. Processions et incantations, sacrifices (bœufs et moutons, plus la petite Mina, sœur de Louki, elle n'avait plus guère d'utilité), rien n'y fit. On mourait avec acharnement, et régularité. Cadavres enfouis à la va-vite.

Jusqu'à ce qu'un jour le fossoyeur épuisé s'avisât que les os de ce type, là, sur la plage, l'étranger venu de la mer, n'avaient pas de sépulture et que ça faisait désordre et que les dieux, les vrais dieux, probable, ne devaient pas être contents.

— Ça, c'est vrai, dit le chef.

Pour apaiser les mânes étrangères (au cas où elles existeraient), les habitants de Lucanie dédièrent une forêt, près de la cité de Vélie, à l'homme venu d'ailleurs. Ils lui construisirent un cénotaphe, que l'on peut voir encore, où sont écrits ces mots : *À l'autre*. Ils ignoraient son nom.

L'histoire raconte que la peste de Zeus s'arrêta immédiatement, et que plus tard, beaucoup plus tard, les Lucaniens épousèrent de jolies Grecques blondes, tandis que les Hellènes fondèrent des familles avec de belles montagnardes à la peau brune. Ils eurent beaucoup d'enfants de toutes couleurs, et comme personne n'y trouva à redire ils décidèrent, tous, de s'appeler des Romains.

Ensuite arrivèrent les Barbares. On n'est jamais tranquille.

— Ça, c'est vrai, dit le chef.

CHRISTIANE FRENETTE

Une image contre elle-même

Élève la voix,
passe ta main dans mes cheveux,
serre mon bras,
retiens-moi une fois pour toutes.

Mon souffle ne te suppliera plus ;
je retrouverai le goût
des parures et des parfums,
je relirai Baudelaire
comme une jeune fille.

Résiste,
le morceau de rive
qu'emporte le fleuve
est celui sur lequel
nous projetions de vieillir.

Rugis,
dans le noir, pardonne
mon silence absolu.

Le temps me manque
pour dire à qui je ressemble.
Le monde est une miette de pain,
un vêtement décousu,
un téléphone muet,
un muscle qui fait mal.

Viens, recommençons
au bord d'une anse
où nous ne chercherons pas
à camoufler l'usure.

Mon regard te pourchasse
jusque dans ton sommeil.
Ce regard-là lance des flammes
et des injures.

Dehors, décembre.
Petite aube de poudre,
le souci de vivre,
l'oiseau à la mangeoire
et cet enfant mal réveillé
avec son sac sur le dos.

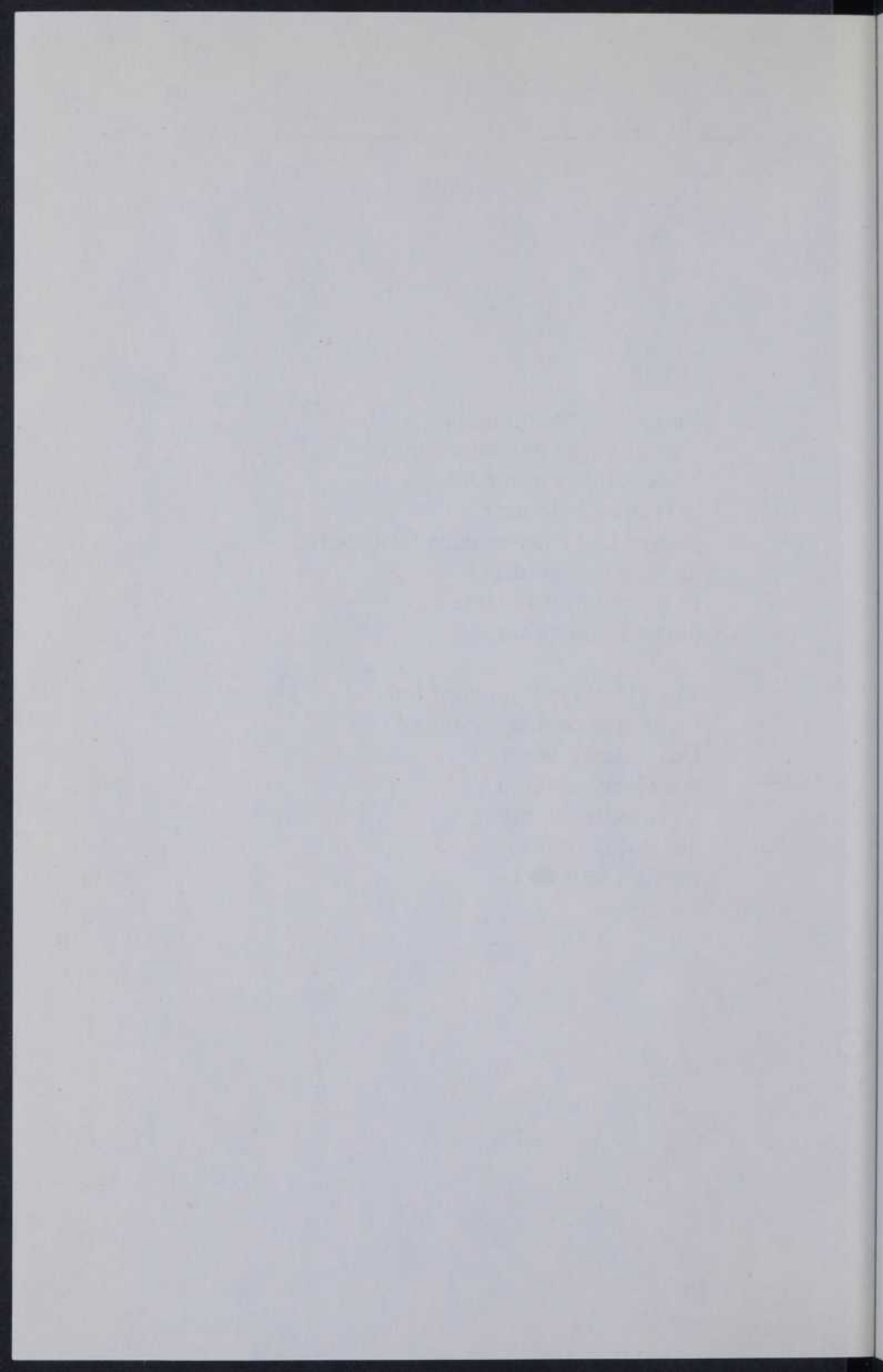
Le bel effort,
la solitude.

Excuse-moi,
je compte mes pas
dans ce paysage sans lumière,
je ne suis qu'une image
qui se débat contre elle-même.

Je glisse hors de moi,
hors d'atteinte.
Le ciel sur ma bouche
étouffe chaque parole.
Je comprends vite
et vois tout :
la détresse des mains
ouvertes pour rien,
l'animal dans sa cage,
la ration de cinq heures.
Même l'espoir imbécile
de refaire la vie
avec mes propres mots.

Mes chemins cumulent
tous nos âges en même temps.
Vois, les étés lumineux,
la ville abandonnée,
mon enfance tassée dans l'escalier,
la rue poussiéreuse.
Et ma peur de ne jamais
devenir quelqu'un.

Vois, la plage d'aujourd'hui.
La démesure de l'air et de l'eau.
Des enfants crient,
des chiens courent.
Vois, cette étrangère
qui fuit la cohue,
ce n'est plus moi.



GILLES ARCHAMBAULT

Les maladresses du cœur

Depuis un mois je vis en célibataire. Diane s'est réfugiée à Jonquièrre auprès de sa fille. Comme si Nathalie avait besoin de son aide pour donner naissance à son premier enfant. L'accouchement a eu lieu il y a trois semaines. Un garçon baptisé Maxime.

Quand je suis entré dans la vie de Diane, Nathalie devait bien avoir six ans. Vingt ans donc que je vis avec cette femme. À vrai dire, je n'ai jamais cessé de vivre en célibataire. Ce qu'elle me reproche parfois.

Je lui avais promis de profiter de son absence pour travailler. Un roman. Mon douzième. Je n'en ai pas écrit une ligne. J'ai bien essayé. Un peu. La conviction manquait. Au bout d'une semaine, je me suis résigné. Il n'y aurait pas de roman cette année. On m'a offert un reportage pour la télévision. J'ai refusé.

Premier chapitre d'un roman en préparation.

Diane m'absoudra d'autant plus aisément qu'elle ne se préoccupe plus tellement de ce que je fais. Elle travaille à temps plein dans une clinique dentaire et trouve normal que mes revenus soient plus que ténus. Ces derniers mois, j'ai été à sa charge. L'a-t-elle seulement remarqué, occupée qu'elle était à suivre, de façon exagérée il me semble, l'état de santé de sa fille.

Diane rentre demain. Que pourra-t-elle m'apprendre que je ne sais déjà ? Elle m'a téléphoné tous les jours. Je n'arrive pas à être ému au sujet d'un bébé que je n'ai pas encore vu. Nathalie n'est pas ma fille, je ne suis pas grand-père. Qu'est-ce que je vais chercher ? J'aime Nathalie, je l'ai vue grandir, mais que voulez-vous, je n'arrive pas à m'imprégner de cette réalité toute simple : Nathalie mère. Si je l'avais été, j'aurais pris l'avion pour les rejoindre tous. Même mon gendre que je n'aime pas tellement. Ce n'est pas qu'André soit pire qu'un autre, mais je ne le blaire pas. Un point, c'est tout. Il y a aussi que je supporte mal que la vie me bouscule. Je n'avais pas prévu cette naissance. Et puis, il y a Diane.

Allez comprendre, si je ne suis pas allé à Jonquière la retrouver, c'est que je voulais songer à elle. Pendant tout un mois, je n'ai eu de pensée que pour elle. J'ai formé le projet ridicule de m'en rapprocher. Je sais que notre relation bat de l'aile, je veux que nous redevenions les amants attentifs que nous avons été. Au début de notre relation, Diane s'inquiétait dès que je cessais d'écrire pendant quelques jours. Pour la rassurer, je n'avais même pas à taper à la machine, il suffisait que je m'installe à ma table et que je me mette à rêvasser. Elle s'approchait de moi, me

caressait les cheveux, me disait des mots doux, puis me laissait à mon silence.

Tant d'années à vivre en ma compagnie lui ont appris à être raisonnable. Elle s'est même peu à peu désintéressée de mon travail. Elle savait que quoi qu'il arrive, je publierais un roman tous les deux ans et que les droits d'auteur que je tirerais de cette occupation, combinés à son salaire, suffiraient à nous faire vivre convenablement. M'aime-t-elle autant qu'au premier jour? Ce sera le sujet de mon prochain roman, celui que je finirai bien par écrire.

Pendant son absence, et sans l'en informer, j'ai fait redécorer notre bungalow. Nous avions tellement discuté du choix des couleurs qu'elle ne m'en voudra pas d'avoir agi sans l'attendre. Après tout, je lui ai épargné le branle-bas. Les entreprises de cette envergure la mettent dans tous ses états. Elle ne supporte pas le désordre, je le lui ai évité. Et puis, pourquoi ne pas l'avouer, je préférais l'odeur de la peinture au bruit de ma machine à écrire.

Un dimanche après-midi, deux jours après le départ de Diane, j'étais devant mon poste de télévision que je n'avais pas allumé. J'essayais encore de trouver la phrase qui m'entraînerait à tombeau ouvert dans un nouveau roman. Avec moi, c'est toujours ainsi que les choses se passent. Pas d'ébauche, pas de plan. Je fonce tout simplement. encore faut-il que je sois convaincu. Je ne l'étais pas.

Je traversais un passage à vide. Pas comme à trente ans quand je m'imaginais que je deviendrais un grand écrivain. Qu'est-ce qu'un grand écrivain? Je ne le sais pas encore. La vitre empoussiérée de l'écran me renvoyait

l'image d'un homme mal rasé qui avait l'air d'un concierge de tour d'appartements plutôt que celle d'un romancier d'importance. Je me trouvais l'air harassé. Pourtant, je n'avais rien fait depuis la veille. J'avais pensé à Diane, à la satisfaction qu'elle devait ressentir d'être enfin auprès de sa fille. En réalité, je n'ai jamais cessé de songer à elle. Je suis amoureux de ma femme, je la trouve belle. Parfois, quand je l'imagine nue, j'ai une érection.

Était-ce le cas lorsque le téléphone a sonné ce jour-là ? Je me suis levé, d'avance ennuyé. Personne ne m'avait appelé depuis deux jours. C'était Bruno. Un homme à tout faire qui vient nous dépanner lorsqu'une porte ferme mal ou que la toiture a coulé. Après s'être informé de ma santé, il m'a raconté qu'il espérait obtenir un contrat, que l'affaire avait échoué et qu'il cherchait du travail. Sans réfléchir plus longtemps, je lui ai offert de repeindre notre intérieur. Il commencerait dès le lendemain. Il a paru surpris que je ne discute pas du prix, avançant une somme qu'il a réduite sans même que je dise un mot. Ai-je songé un seul instant qu'il s'agissait au fond de l'argent de Diane, puisqu'elle est la pourvoyeuse en titre. Au mieux, je serais un fournisseur d'appoint.

Deux fois, j'ai déjeuné avec Èvelyne. J'ai comme ça des amies avec qui j'aime bien dire des sottises. Comme moi, elle écrit des livres. Sans me vanter, je crois qu'ils sont inférieurs aux miens. À peu près tous les critiques seraient d'accord.

Nous avons fait l'amour deux fois, il y a une dizaine d'années. Pour moi, des réussites. Elle m'a depuis avoué que je l'ai un peu déçue. Pas étonnant, elle a été longtemps

mariée à un énergumène qui la harcelait sans cesse. Un membre gros comme ça ! affirmait-elle en riant. Depuis, nous sommes camarades. Vraiment camarades. D'un commun accord, nous avons décidé que notre incartade était stupide et inutilement compliquée. Elle connaît maintenant Diane et ne voudrait la troubler pour rien au monde.

Depuis le temps de notre première dérive, lors d'un colloque d'écrivains dans un coin perdu de l'Ontario, Èvelyne ne me prend pas tellement au sérieux. J'adore. Ne m'énerve parfois que son féminisme primaire. Ce n'est pas à elle qu'il fallait apprendre ma décision de faire redécorer la maison sans en toucher mot à Diane. L'autre jour, j'ai failli tout dévoiler. Nous étions au restaurant, chez la Mère Michel. Elle m'a demandé pourquoi j'avais l'air si abattu. J'ai failli lui répondre que l'odeur de la peinture m'incommodait, puis je me suis ravisé. Elle s'est aperçu de mon trouble, mais n'a pas insisté.

C'est un peu à cause d'Èvelyne que je me suis mis à craindre le retour de Diane. Si elle me faisait une scène dès son entrée dans la maison ! D'avance, je me sens coupable. Bruno lui-même s'est aperçu de mon changement d'attitude. J'ai fait la bêtise de tenter de lui expliquer pourquoi j'avais l'air si préoccupé. Il s'est arrêté un instant, puis m'a dit que lui ne laisserait jamais sa femme l'intimider. Il n'est pas question non plus qu'il fasse la vaisselle ou qu'il prépare les repas.

Je n'ai rien répliqué. Ce n'est pas parce que les bras de Bruno sont tatoués que je suis demeuré bouche bée. Dans ce genre de situation, je préfère me taire. Bruno, de toute manière, est un faux dur. L'été venu, il fait de la

motocross, s'intéresse aux moteurs d'automobiles, achète des carcasses de camions afin de les remonter à neuf, mais c'est un tendre. Il n'en revient pas que je n'aie qu'une occupation principale : écrire des livres. Il me trouve peignard, c'est évident, s' imagine sûrement que tout me vient aisément, que les histoires que je raconte me sont soufflées par quelque déesse bienfaitrice. Hier pourtant, il m'a dit qu'il fallait que je sois intelligent pour travailler « de la tête ». Je l'ai rassuré en affirmant que pour être homme à tout faire, il fallait aussi beaucoup d'intelligence. Je n'ai eu aucune peine à le convaincre.

Pour Bruno, la question la plus agoissante : « Comment pouvez-vous vivre sans femme pendant un mois ? » Lui en serait tout à fait incapable. Calmement, il a ajouté : « Je ne parle pas de faire l'amour. » Il a rougi en prononçant le mot. Il aime sa compagne. Cinq ans qu'ils vivent ensemble. Un garçon, une fille. Il préfère le fils, c'est évident. Il souhaiterait qu'il devienne avocat. Criminaliste. « Ça paye, vous savez. »

Je n'avais pas à me justifier, j'ai tout de même dit : « J'ai cinquante-quatre ans, Bruno, j'ai eu le temps de m'habituer à pas mal de choses. » Je mentais, je ne m'habitue pas à ce que ma femme me tienne la dragée haute. C'est simple, Diane n'aime plus baiser. J'ai eu un moment la tentation de m'en ouvrir à Bruno, mais je me suis retenu à temps. Pourquoi faire une confidence de cet ordre à cet homme qui devait me croire encore plus âgé que je le suis ? Surtout qu'il était alors perché sur la dernière marche d'un escabeau bancal et qu'il s'étirait pour appliquer son rouleau sur une partie du plafond dont les étagères d'une biblio-

thèque lui rendait l'accès difficile. Sur le coup, j'ai regretté d'être venu lui offrir une bière.

Comment puis-je vivre sans Diane ? Je ne pouvais tout de même pas apprendre à Bruno qu'au début son absence me convenait. Ces derniers mois, elle m'avait souvent paru insupportable. Dans un petit cahier vert qui me sert de journal, j'ai inscrit que nous nous sommes querellés onze fois pendant les sept premiers mois de l'année en cours.

J'allais quitter la pièce lorsqu'il a commenté : « Ma femme, je ne la laisserais pas partir si longtemps, c'est sûr. » Je suis demeuré interdit. Comment lui expliquer qu'à mon âge je pouvais rester un mois sans m'allonger auprès d'une dame ? À vingt-cinq ans, il ne peut pas comprendre. Son corps tout en muscles doit avoir des exigences que le mien n'a plus.

Alors, j'ai expliqué : « Ma femme devait partir, sa fille a besoin d'elle. Elles s'entendent très bien toutes les deux. On dirait deux sœurs. » N'importe quoi ! Je disais n'importe quoi pour me rassurer. « Mais vous, là-dedans ? Vous ne comptez pas ? » Il venait de marquer un point. Et il s'était mis à étendre sa peinture avec une vigueur accrue. Je ne me sentais pas d'humeur à poursuivre la conversation, j'ai ajouté un mot au sujet de la couleur, une teinte de bleu indigo qui me paraissait remarquable. Bruno n'a pas commenté, ce qui signifie en clair qu'il n'est pas d'accord.

Il a tenu au tarif horaire. Chaque instant volé au travail semble le peiner. Il m'est arrivé de souhaiter converser avec lui, tout simplement parce que je m'ennuyais. Je lui aurais dit : « Déposez vos pinces, nous allons causer. »

Mais cela ne lui aurait pas plu, je le sais. Il m'aurait mal jugé. Quel imbécile je serais à ses yeux si je le payais à rien faire. Il me fait parfois penser à moi face à mon éditeur toujours prêt à proposer des arrangements qui sont en ma défaveur.

Bruno venait de me signifier mon congé. Quand il estime que nous avons fait le tour d'une question — objectif rapidement atteint pour un taciturne comme lui — il reprend son travail dare-dare.

Docilement alors, je me réfugiais dans une pièce qu'il n'avait pas encore envahie. Je n'étais plus maître de mes déplacements à l'intérieur de mon propre domicile. Une excuse pour ne pas écrire. N'était-ce pas merveilleux ?

Pendant que l'odeur de la peinture s'imposait de plus en plus, je faisais semblant de m'occuper en consultant des livres d'art. Surtout un album consacré à Georges de la Tour. Un jour, Bruno m'avait demandé : « Qu'est-ce que vous lui trouvez tant à ce livre-là, vous l'avez toujours entre les mains ? » Tout à ma honte, — je supporte mal d'être inoccupé quand on s'affaire autour de moi — j'ai prétendu que je travaillais à un documentaire télévisé sur ce peintre. Cette réponse l'a satisfait. Puisque je ne perdais pas mon temps, tout m'était pardonné.

Bruno a terminé son travail ce matin. Les derniers jours, je souhaitais qu'il fiche le camp au plus vite, qu'il me laisse seul. La veille, j'avais reçu un appel d'Évelyne. Elle voulait me rencontrer au plus tôt. Une affaire de contrat avec son éditeur. Bruno a saisi une partie de notre conversation. Avec Évelyne, qui utilise des mots crus, j'ai parfois un langage un peu vert. Il en a été surpris. Encore davantage

quand il a compris que je déjeunerais avec elle. Je n'avais pas le droit de rencontrer une femme, surtout celle-là avec qui je blaguais si librement, pendant que ma légitime était absente. Un peu plus, et il m'interdisait de sortir.

La maison est impeccable. Je viens de finir de disposer les bibelots. Ne manque plus que Diane. Toutes les cinq minutes, je me lève afin de peaufiner mon œuvre, je déplace une statuette dont je ne suis pas certain qu'elle occupait la place que je lui ai donnée, je pousse un peu la carpette sur laquelle repose la table à café. Je voudrais tant que ma femme soit heureuse de se retrouver ici. Bien sûr, elle me manque. Je voudrais enfin lui dire les choses que je n'ai jamais pu lui confier. Je suis maladroit, elle est vite agacée. De toute manière, elle supporte mal les aveux de ce genre. Je l'ai souvent remarqué, dès que je deviens tendre, elle détourne la conversation. Comme si j'étais indiscret ou trop insistant.

C'est bien possible, je ne le sais que trop. Èvelyne me trouve drôle, rit souvent à gorge déployée en ma compagnie. Diane, jamais. J'en ai touché un mot à Èvelyne, hier. « C'est simple, m'a-t-elle dit, ta femme te connaît par cœur, moi je ne sais que des bribes de toi, tu me surprends encore. » Elle m'a regardé avec insistance, puis : « Si au moins, tu pouvais résister à la tentation de te servir de certaines de mes répliques dans tes livres ! » J'ai protesté, c'est plutôt elle qui m'a dépeint dans son dernier roman. Heureusement, le personnage est plutôt sympathique.

Avec Diane, c'est le quotidien qui dicte tout. Un quotidien que j'appelle de toutes mes forces. Elle ne sera pas sitôt entrée dans la maison qu'elle prendra les affaires

en mains, qu'elle replacera un objet, qu'elle mettra ses vêtements dans le lave-linge. Moi, j'aurai souhaité lui parler. Parler de sa fille, de son gendre, de leur enfant.

Peut-être n'aurais-je pas dû faire repeindre la maison en son absence ? Je le saurai bientôt. Qu'y puis-je, je suis un écrivain, la vie me dépasse toujours, je n'ai jamais su très bien me débrouiller avec elle. Longtemps j'ai cru qu'écrire était une activité qui favorise la réflexion, je n'en suis pas si sûr maintenant. L'écriture m'a tout au plus appris à être un peu moins secret. Même bavard ! Je suis bavard dans mes livres et cela me permet de communiquer à d'autres mes émerveillements, de leur glisser à l'oreille des riens ou des énormités que je n'oserais jamais leur dire de vive voix.

En ce 2 juillet 1985, moi, Mathieu Robin, j'affirme que ne n'écirai plus jamais une ligne qui ne témoigne pas de mon attachement indéfectible pour Diane, ma femme. J'ai cinquante-quatre ans. Je sais maintenant que j'ai peu de temps à perdre. Si j'en avais le talent, je me lancerais dans un roman léger, allègre, qui ne retiendrait que les moments agréables de notre aventure. Mais pourquoi essayer ? Je sais que je ne tarderais pas à sombrer dans la plus triste des mélancolies. C'est ce que me reprochent les critiques que je n'ai pas conquis. La plupart du temps, j'oublie mes livres dès leur publication. C'est pour moi la meilleure solution. Diane n'est pas d'accord. Elle souhaiterait que je me comporte un peu plus comme un homme de lettres. Je le voudrais que je n'y arriverais pas.

Un peu à cause d'elle, j'accepte maintenant de tenir le rôle de conférencier ou de m'asseoir derrière une table dans les salons du livre où je suis invité. Ma vie publique,

toute limitée qu'elle est, ne m'est plus un poids. Je me procure à peu de frais l'impression d'être un écrivain. On ne se regimbe pas, on m'accepte dans ce rôle.

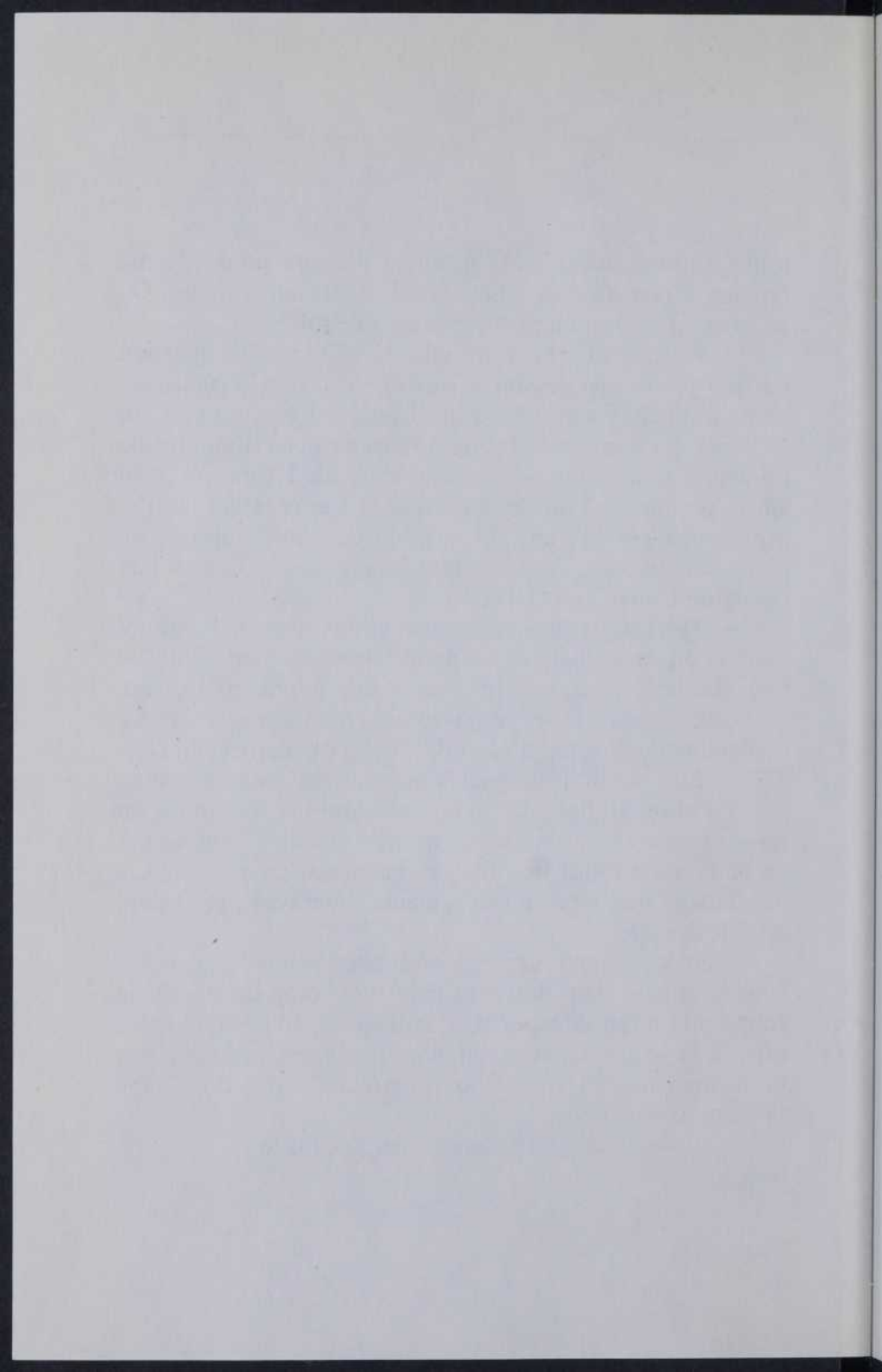
Pourquoi Diane m'a-t-elle choisi ? La seule question qui me préoccupe ce soir. C'est elle qui m'a recueilli un après-midi de février alors qu'il neigeait à plein ciel sur Montréal. J'étais avec Jacques, nous sortions d'un cinéma du centre-ville. Nous sommes tombés sur Diane qui avait été la femme de l'un de ses amis. Je l'ai regardée, je l'ai aimée dès cet instant. Je suis de ces hommes qui ne comprennent pas qu'une femme s'intéresse à eux. Avant de connaître Diane, je n'étais rien.

Trois mois plus tard, nous étions mariés. Pourquoi nous étions-nous hâtés à ce point ? Je crois bien avoir été responsable de cette précipitation. Cette femme m'apaisait. Le reste de ma vie, je le passerais en sa compagnie. Si, évidemment, elle était d'accord. Elle l'a rapidement été.

Elle me tirait du gâchis qu'avait été jusqu'alors ma vie d'adulte. J'allais de complexes amitiés féminines en liaisons souvent aussi brèves qu'inextricables. Animé par un surprenant esprit de fuite, je renonçais, pour un rien, à des liaisons qui, à peine une semaine auparavant, m'avaient semblé durables.

Je n'ai jamais cru être « fait pour l'amour ». À peine étais-je engagé dans des liens pour moi compromettants, je souhaitais m'en dégager. Qu'avais-je de toute manière à offrir à de jeunes femmes qui, pour la plupart, recherchaient la permanence ? J'étais trop attentif à l'inattendu. Diane m'a appris le calme.

Il serait temps de commander une pizza.



ROSELINE CARDINAL

Un instant de grâce

En s'éveillant, Anne Turenne bascula dans un samedi de juillet déjà étouffant, et retrouva ce même malaise des derniers jours, celui de s'être engagée, sans pouvoir faire machine arrière, sur un chemin inconnu et peu accueillant. Une voiture visiblement d'occasion, à la suspension relâchée, fourvoyée hors de l'autoroute, dans les zigzags et les ornières d'un méchant terrain, voilà comment elle se sentait !

Cette comparaison trop imagée et défaitiste, sa logique d'employée de banque l'avait aussitôt recyclée en fatigue à intérêts composés, provenant d'un travail routinier, de vacances encore lointaines, d'une chaleur excessive, d'une solitude pesante et d'une santé capricieuse. Problème défini, problème résolu, disait-elle toujours. Pas cette fois, puisqu'il revenait sans cesse, à l'improviste, désaccorder ses jours et troubler son sommeil en le grevant de rêves déplaisants et d'insomnies.

Chaque fois, elle s'en plaignait aux étoiles, fleurs de nuit palpitantes, et ces belles indifférentes la renvoyaient à

son isolement. Éconduite, elle relisait les brèves et radieuses missives de son mari Julien Turenne, violoncelliste dont le quatuor, parti depuis un mois en tournée, ne reviendrait que passée la mi-août, avec une moisson glorieuse d'applaudissements et les critiques unanimement élogieuses d'une Europe charmée. Bien sûr, elle se réjouissait de ce succès tant espéré mais, en même temps, inexplicablement, elle se sentait mise à l'écart, inutile. Jalouse, Anne ?

Elle le niait en scrutant les cartes postales, style bulletin militaire d'un Julien assez électrifié par sa réussite pour oublier ces mots de tendresse qu'elle cherchait soudain fébrilement entre les lignes, le souffle court, incertaine de tout. L'amour, même le plus établi, peut-il vraiment se passer de ces gages, se demandait-elle ? Question leitmotiv qui, cette nuit-là, s'était heurtée au ciel noir, au morse lumineux mais indéchiffrable des étoiles, à la galopade émue de son cœur et aux tâtonnements de son esprit. Pour qui ne dort pas, les doutes sont légions et le silence de la nuit, une geôle idéale où ressasser ce temps, si glorieux pour Julien, si inclément envers elle.

L'origine de cette succession de misères ? Une grippe d'été, assez têtue pour ne céder que devant les antibiotiques, lesquels avaient déclenché une superbe rhinite allergique, avec mouchages constants, poches sous les yeux, perte du sens gustatif et étouffements nocturnes. À tout cela, s'ajoutait une hernie cervicale provoquée par la violence de ses éternuements. Au moindre « atchoum », si elle ne la comprimait pas à deux doigts, sa glande salivaire se délogeait et venait lui gonfler vilainement le cou, l'apparentant à ces crapauds musiciens, au gosier renflé par leurs chants

amoureux. De plus, ses cheveux, coupés court, laissés à leur châtain naturel, révélaient autant de gris que le poil de certains chiens. Enfin, ultime avatar, un amaigrissement, dont seuls visage et buste bénéficiaient, donnait à son corps jusque-là harmonieusement potelé, une allure pyramidale.

Médusée par ce brutal vieillissement, cruel comme un accéléré de cinéma, elle traquait dans le miroir le rebobinage express du film par lequel elle réintégrerait son apparence habituelle. Le docteur le lui avait promis... mais quand ?

Pas ce jour, soupira Anne, en se classant, une fois de plus, dans la catégorie batracienne grisonnante de Haute Égypte, à œdème localisé au niveau des yeux. Si au moins, sa métamorphose achevée, elle franchissait sans élan six à sept fois sa taille en longueur, comme n'importe quelle grenouille, au moins pourrait-elle se consoler en battant tous les records féminins *et* masculins de saut en longueur. Elle se voyait déjà, raflant toutes les médailles d'or aux prochains Jeux olympiques, et faisant la une de tous les journaux. Après vérification, accroupie au bout du couloir : hop ! boum !, elle n'avait franchi que les deux tiers de sa taille. Disqualifiée d'office, la rainette humaine se retrouvait une mutante pochée, morveuse, seule, moche et de très mauvaise humeur.

Devant sa rogne grandissante, Anne changea de tactique, et décida de se droloter en s'offrant une orgie de croissants. Petite fille, aucun chagrin, si grand soit-il, n'y avait jamais résisté. Cela marcherait peut-être encore !

Dans la rue, un « salut, mignonne », la dévia de sa route. Assis sur un banc, le sculpteur Quentin, la tignasse ébouriffée, l'œil gris sous le sourcil féroce, le nez impérieux,

surplombant une bouche large et épaisse de jouisseur sexagénaire, la calibrant avec son sans-gêne coutumier. Elle prit place près de lui qui lui demanda : « et comment va ma mignonne préférée ? » Elle grimaça un sourire où se cachait mal son irritation devant cet éternel « mignonne ». Ce compliment empoisonné, non seulement la reléguait dans la catégorie bel objet du sexe opposé, qu'aucun mouvement féministe n'avait vraiment rayé de la carte, mais pis encore, il l'excluait du dialogue complice, viril et amical, établi entre Julien et lui.

En panne de diplomatie, elle répondit sèchement : « mal ! », et se surprit à lui détailler sa métamorphose récente en grenouille pochée, pas sauteuse, un rien goitreuse, à chevelure de chien griffon, à corps pyramidal et à moral en cul-de-sac. Enthousiasme immédiat de Quentin qui lui proposa : « Anne, ma sœur Anne, viens tout de suite poser chez moi, que je t'immortalise » !

Devant sa pauvre mine, il gargouilla un rire énorme, lui prit la main, l'enferma dans le berceau calleux de ses paumes, et lui déclara qu'enfin, *enfin*, elle était sur la bonne voie. Te voilà presque une *gnonne* !

Gnonne ? Ce mot inconnu à ses oreilles cachait sûrement une maladie infamante ou une insulte majuscule. Les deux à la fois, probablement ! Quentin se paya une nouvelle quinte de ce rire gras, typique du grand fumeur, avant de s'expliquer. Voilà. Elle se trouvait en pleine évolution physique et morale, en train de transmuier sa mignonne en *gnonne* afin d'accéder à ce niveau supérieur, fait uniquement de valeurs spirituelles, là où chacun, dégagé de paraître, peut enfin être, et cultiver en soi toutes les beautés

psychiques jusqu'à présent étouffées par notre société matérialiste. Tu me suis ?

Il se tut pour allumer une cigarette. Elle en profita, un peu estomaquée par le tour métaphysique de la conversation, pour lui rappeler sa modeste scolarité, dépourvue de tout laisser-passer philosophique. Il haussa les épaules, balaya d'un revers de main le savoir. Il parlait d'intuition, de sensibilité, de disponibilité, bref, de cette « richesse intérieure brute ». Ah bon ! et... elle en possédait ? Il l'en assura, même si, pour l'instant, elle l'ignorait encore, à cause de sa jeunesse et de sa coquetterie, de son besoin de cultiver la séduction, d'ensorceler autrui par habitude, de ne voir dans les autres que des proies ou des ennemis, des forts ou des faibles, obéissant en cela aux critères établis par la société. Elle s'en défendit : « moi, je ne... ». « Si toi, tu... comme la plupart des mignonnes ! D'ailleurs, ton regard te trahit, il ne connaît qu'un seul mode de vision, celui de la chasseresse à l'œil adamantin. » Elle sursauta, comme prise en faute. « L'œil... quoi ? » « Adamantin ! Cela signifie dur et brillant, comme un diamant. »

Illico, elle ouvrit son sac, en tira un miroir, vérifia sa prunelle. Pouvait-elle, bien que pochée, se prétendre adamantine ? Question trop frivole, ignorée par un Quentin inspiré, prophétisant tout proche le jour où, pour Anne, son prochain cesserait de ne posséder qu'un devant et un derrière, pour lui dévoiler cette troisième dimension, intérieure celle-là, recelant d'incalculables beautés grâce auxquelles l'être humain recouvre enfin sa noblesse de fils de Dieu. Pour y parvenir, il suffit juste de beaucoup de patience et de sincérité, mais alors, quelle récompense !

« Imagine ces véritables jardins suspendus, — modestes ou somptueux, peu importe —, totalement invisibles, en train de te passer en ce moment même sous le nez, baladés par des corps ordinaires ! Imagine aussi quelle joie immense d'en découvrir un, là où tu ne l'attendais pas. Comme une perle, une oasis, un petit paradis annonçant l'autre, celui de l'éternité ! »

Allons bon, si Quentin donnait maintenant dans l'horticulture religieuse, cela devenait louche ! Derrière son air si franc, elle paria que se dissimulait une blague parfaitement réussie et, pour jouer le jeu, elle récapitula gaie-ment.

Ainsi donc, — mais avait-elle bien compris ? —, si son délabrement physique continuait à ce train, de mignonne conquérante à l'œil dur, elle pourrait bientôt postuler au rang de *gnonne* novice à l'œil mou, atteindre le grade de *gnonne* de première classe et qui sait ?, briguer la place de *gnonne* mère supérieure, directrice du jardin secret de cette troisième dimension si enviable. Elle remercia ce cher Quentin de vouloir, par cette blague philosophique lui remonter le moral, mais elle n'était pas encore tombée si bas, et ne craignait pas la vérité. Qu'il lui dise plutôt, avec sa rudesse habituelle : « mignonne, tu cours vers la quarantaine, il te reste de moins en moins de roses à cueillir, tes charmes flanchent ; bientôt, tu rentreras dans le troupeau des femmes ridées, des grises pas désirables, des vieilles improductives, sans plus aucune utilité pour... »

Il l'interrompit, outré. À l'entendre, l'âge mûr et le dernier âge de la vie constituaient donc un inutile fardeau, plutôt qu'une richesse ? Elle rougit sous la justesse de cette

remarque, faillit, comme d'habitude avec lui, rentrer dans sa coquille et se taire. Cette fois, pourtant, elle fit face, admit sa maladresse, même si ses paroles traduisaient la réalité d'un sentiment assez répandu dans une partie de la société... à tort, bien sûr, ajouta-t-elle précipitamment, devant le sourcil froncé de Quentin. D'ailleurs, elle n'avait pas voulu le vexer, mais à son avis, sa proposition de troisième dimension se lisait comme une théorie idéale, extrêmement séduisante parce qu'elle recréait, par la seule volonté de l'homme, un certain paradis; hélas! dans la vie quotidienne, elle restait impraticable. « Ah oui? Et bien, explique-moi un peu ça, *ma mignonne*! rugit Quentin, le regard féroce ».

Elle sentit l'énervement monter, le bredouillage suivre, le silence s'imposer. Non, se dit-elle, une mignonne peut perdre pied devant Quentin, mais Anne, la rainette humaine? Jamais! Alors, elle serra les dents, prit une large inspiration, — vas-y ma fille, saute! —, et lâcha à toute allure: « l'esprit triomphant de la chair, le corps transcendé par la spiritualité, c'est bien beau, mais de quel œil mon Julien va-t-il prendre cela? On peut apprécier la femme du voisin se métamorphosant en fraternelle « gnonne », grâce à un coup de vieux subtil qui la raye de la carte du désir, mais ne pas du tout le souhaiter pour sa propre femme, jusque-là une plutôt mignonne auburn aux yeux pers! »

Quentin rigola de son emballement, — et quel souffle, ma chère! —, puis tranquillement, réfuta l'objection. Si Julien jouait du violoncelle de cette façon-là, avec une profondeur aussi émouvante, il lui fallait bien posséder, en plus du don, une troisième dimension. Elle répondit

imprudemment : « voyons donc, je m'en serais bien aperçu, depuis le temps ! »

Le « crois-tu » ? de Quentin la désarçonna.

Anne se sentit soudain désemparée à l'idée de n'avoir, en dix ans de vie commune, saisi de celui qu'elle aimait, peut-être tout juste son apparence et ignoré le plus précieux. Elle tenta de définir Julien. Elle l'aimait... ce qui ne définissait rien. Julien. Un homme, bien sûr, et avant tout un musicien totalement engagé dans sa passion pour la musique. Un musicien donc, se partageant entre deux amantes : son violoncelle, femme de beau bois dont il tirait quotidiennement des sons sublimes et puis elle, Anne, femme de chair, bonne seconde sans doute, mais cependant nécessaire à l'équilibre de ce triangle particulier. Voilà pourquoi, ce soudain amoindrissement de son pouvoir physique sonnait l'alarme, amorçait un début de panique en elle, car il signifiait indifférence charnelle, destitution, abandon, solitude.

Elle pensa : mort, et frissonna. La réalité profonde de son malaise venait soudain de se cristalliser en deux mots : vieillir et mourir. Deux mots qu'elle détestait. Deux mots injustes et intolérables. Quentin lui jeta un coup d'œil, la trouva pâlichonne et lui proposa un café à la terrasse de la pâtisserie voisine.

« Gnonne ! » Une métamorphose derrière laquelle les méfaits de l'âge surnoisement opéraient. Elle dévora les deux cornes du premier croissant, planta avec délices ses dents dans la chair fondante du bourrelet central. Foutue « gnonne » ! Elle se substituait à la mignonne, annonçait cette irréversible déchéance physique, jusque-là généreu-

sement accordée à tout le genre humain, sauf à elle-même, bien entendu !

Elle rafla un second croissant, l'engloutit à demi. Et l'autre, en face, en train de lui promettre monts et merveilles de sa décrépitude ! Quelle sinistre farce ! Rageuse, elle déchira à belles dents un troisième croissant, avec l'envie de mordre Quentin et tous les gens qui passaient, laids et suants, avec leur belle troisième dimension qu'elle ne savait voir. Surprenant le regard malicieux de Quentin, elle pesta : « ta fameuse troisième dimension, me garantira-t-elle, *au moins* le Paradis ? »

Il le lui jura puisque tout dépendait d'elle. « N'oublie pas, tu es ton propre créateur. À toi de fabriquer ton petit paradis ici-bas, comme s'il n'en existait aucun autre au-delà de la vie. » Elle s'exclama qu'autrefois, on l'aurait brûlé sur un grand bûcher pour une hérésie pareille. Il l'admit. Mais les temps avaient heureusement changé, si bien qu'aujourd'hui, elle s'étonnait à peine en dévorant un quatrième croissant, avec un appétit de belle ogresse.

Belle ! Elle soupira, refusa l'adjectif, l'accusa, mi-rieuse mi-fâchée, d'avoir abusé de sa piètre forme physique pour l'attirer dans un guet-apens psychologique en vue de la catapulter dans un jardin irréel, suspendu au centre d'une troisième dimension encore inexistante en elle et cela, sans même s'assurer si elle possédait les qualités requises pour cette acrobatie métaphysique, ni lui promettre au moins le paradis. À ce petit jeu, elle risquait fort de se casser l'âme et de se cabosser l'esprit !

Il le nia catégoriquement, elle disposait d'assez d'humour pour ne dégringoler d'aucun idéal, une fois

franchie cette passe délicate. En s'appropriant machinalement le dernier croissant, Anne s'étonna : « dans le fond, derrière ton apparence de jouisseur cynique, tu caches une âme de missionnaire ». Il acquiesça en bouffonnant. Il vivait un drame déchirant, ma chère, victime de son physique de fêtard, il ne parvenait pas à convaincre qui que ce soit de la beauté de sa troisième dimension, ni de la pureté de ses intentions. Elle sourit, réfléchit un instant, rêva tout haut à cette conversion d'un pouvoir temporel en pouvoir spirituel. Il la détrompa prestement, la pressant d'oublier *toute idée de pouvoir* si elle aspirait à cette sérénité et à cette spiritualité suprêmes.

Elle frissonna de nouveau, impressionnée par ce langage de renoncement, synonyme de fin, de néant. « Non, non, dit-elle tout haut, pas encore, j'ai bien le temps d'y penser ! » Mais au moment où elle articulait ces mots, le sentiment d'immortalité qui la propulsait jusqu'à présent se désintégra. Subitement, elle se sentit fragile, très mortelle, en plein terrain miné, désormais consciente que plus rien ne lui était assuré. Dans un geste de peur, elle leva instinctivement le coude pour se protéger, lâcha un « oh ! » suffoqué, des larmes plein les yeux.

Quentin posa prestement une main sur son front, en l'assurant, qu'en effet, elle avait tout le temps. « Et cependant, poursuivit-il d'une voix très douce, en lui caressant la joue, aucun de nous n'a *vraiment* le temps, puisque la mort, seule certitude de notre vie, demeure inévitable autant qu'inopinée. Dès notre naissance, elle fixe le rendez-vous du bout de notre vie, un rendez-vous impossible à rater. Avec une telle certitude, mieux vaudrait ne pas jouer à

l'autruche comme nous le faisons tous par peur, mais plutôt apprivoiser la mort. Imagine une seconde notre force, la richesse de notre vie si, très tôt, nous parvenions à considérer la mort non comme un anéantissement terrifiant, mais comme le sommet épuré, l'ultime note magnifiquement filée de toute notre existence. On se payerait une sacrée apothéose, quasiment divine, tu ne crois pas ? »

Sa main quitta sa joue, glissa, légère, vers son épaule en dessinant la ligne de son cou, descendit en caresse apaisante le long de son bras, jusqu'à sa paume moite et ses doigts gelés sur lesquels il déposa un baiser, puis demanda : « ça va mieux, ma grande ? »

Elle hocha la tête, se racla la gorge : comment avait-il deviné ? « Deviné ta peur de la mort ? Il lui sourit tendrement : d'abord parce qu'elle est universelle, et ensuite parce que je me suis souvenu de la mienne. Oui, moi aussi, j'ai eu peur d'elle, une peur panique qui me jetait dans toutes les folies possibles, sans pourtant me la faire oublier. Plus je m'étourdissais, plus je me sentais malheureux, à en piquer des rages folles. J'étais haïssable. Je me haïssais. Et puis un jour... »

Voilà une dizaine d'années, il assista par hasard à une répétition d'orchestre. L'harmonie ne se faisait pas, la musique restait hérissée, rétive, se blessait sans cesse, malgré les gestes, les appels, les explications du chef. On aurait dit que les musiciens ne voulaient pas comprendre et s'entêtaient dans leur erreur.

Soudain, il réalisa que lui aussi faisait la sourde oreille et ne voulait pas comprendre. Mauvais musicien, il refusait de travailler la fin de sa partition par crainte des

difficultés et, à cause de cela, terminerait piteusement sa vie, sur une vilaine cacophonie. Par contre, si dès maintenant il se préparait à boucler sa boucle avec lucidité et sans effroi, il ferait la paix avec lui-même puis avec le monde entier, et parviendrait enfin à un équilibre harmonieux. Comme il aimait trop la vie pour la quitter sur une série de vilains «couacs», il se mit au travail. Ce fut long et difficile. Cela l'est encore parfois, pourtant, perdre sa sérénité pour mieux la reconquérir, n'est-ce pas déjà réussir à tenir le bonheur par le pan de son manteau ?

Elle acquiesça de la tête, surprise de le suivre sans peine, alors que d'habitude, elle se sentait mal à l'aise, souvent semée à la porte de discours trop savants. En cet instant pourtant, l'espace mystérieusement s'était dénoué entre eux et une fraternité émouvante les rapprochait, lui faisait oublier ses craintes de paraître ignorante ou ridicule en lui répondant. Elle osa même, dans son abandon confiant, avouer hors de sa portée cet art de vivre et de mourir dont il parlait, tant il exigeait un engagement complet et une constance sans faille. D'elle-même, elle ne trouverait jamais la force nécessaire, sauf si une personne éclairée acceptait de... Elle laissa sa phrase en suspens et le regarda. Il marmonna qu'il serait heureux, oui très heureux de... Il se tut à son tour et, dans son sourire timide, dans le clignement nerveux de ses yeux, elle lut, soulagée, une acceptation.

Elle le remercia en lui sautant au cou et en l'embrassant. Soudain la vie lui paraissait un peu plus claire. Pourtant, sa peur demeurerait, mais moins diffuse, moins... oui, moins dangereuse. « Tout simplement, lui expliqua-t-il, parce que tu viens de lever l'interdit de la mort en la sortant

du méandre le plus secret de ton cerveau. La mort au grand jour, point encore apprivoisée, loin de là, mais le seul fait de bien vouloir l'envisager sans tomber dans une panique totale annonçait un début de démystification. Le reste viendra tout doucement. Avec le temps, et en y travaillant. »

Elle s'étonna tout de même de ce samedi si mal commencé, à ne se préoccuper que de son apparence. Et puis, parce qu'elle l'avait rencontré, qu'il lui avait parlé, tout d'un coup, son esprit avait grandi d'au moins... « Si ce n'est pas plus, approuva Quentin, vu l'effet foudroyant du café et de six croissants sur l'accroissement des capacités mentales ! » Ils éclatèrent de rire tous les deux.

Maintenant, était-il capable de deviner ce qu'elle allait faire dès lundi ? Il prit un air inspiré de voyant loucheur, proféra d'une voix lugubre : « je te voi.. oi.. ois, oui, je te vois te précipiter chez ton coiffeur, te faire teindre les cheveux en châtain doré, plutôt qu'en auburn. Ensuite, tu retourneras chez ton docteur, obtiendras un congé de maladie, croqueras des vitamines, reposeras ton corps et ton esprit pour, dans quelques semaines, te retrouver aussi belle qu'avant et fêter le retour de Julien ».

Aussi belle qu'avant, disait-il ? Mais alors, ne craignait-il pas, une fois ses bobos physiques disparus, qu'elle oublie cette conversation, redevienne une chasse-resse aux yeux adamantins, une inconsciente mignonne, entêtée à ne posséder que deux dimensions ?

Il sonda cette éventualité de son regard ardoisé, la balaya d'un haussement d'épaules. Non, il la sentait prête. Ne s'était-elle pas déjà, par cette conversation, engagée sur le chemin qui mène à la troisième dimension ? Le plus

important est fait, dirait mon grand copain Aristote, qui a écrit : « L'essentiel est de commencer, puisque le commencement est la moitié du tout ». « Peut-être, lui concédait-elle, mais moi, je connais un autre bon copain, appelé Quentin, et pour qui l'homme est un incorrigible animal de mauvaises habitudes et de faible volonté. Pourquoi dans ce cas, serais-je soudain différente des autres ? »

Il proposa, taquin : « parce que les femmes ne sont pas nos égales mais nos supérieures ? » Elle condamna cette échappatoire en la qualifiant de « trop facile ». Il réfléchit un instant, puis murmura : « nous verrons bien alors. De toute façon, quoi qu'il arrive, il nous restera toujours le souvenir de ces quelques moments d'amitié profonde : un instant de grâce, comme il en passe des milliers tout au long de notre vie. Si nous savions les reconnaître et les attraper au vol, alors, ma chère mignonne, ma si belle « gnonne », nous posséderions tous le bonheur des sages ».

LUC BUREAU

*Sur les affinités naturelles
entre Éros et la ville*

Il n'y a pas de ville si Éros ne l'habite et n'envahisse ses places et ses rues.

Je suis né et j'ai grandi jusqu'à l'« âge ingrat » à la campagne. Au risque de me voir traiter d'esprit tordu ou de quelque autre vilenie du genre, j'avoue sans trop de honte que la première fois où j'ai goûté la ville, j'ai été saisi d'un tel frisson de désir que mes bastions moraux en furent durement ébranlés. Et cette sensation-là je l'éprouve toujours, à divers degrés, lorsque je m'abandonne sans résistance à l'action du magnétisme sensuel que toute ville digne de ce nom exerce sur les êtres. Laissons-nous envahir l'esprit par le déchaînement d'éléments païens ou sacrés qui halètent à nos portes, les parfums d'épicerie, l'odeur cadavéreuse de la viande crue des étals de bouchers, les passages étroits et ombreux résonnant au moindre souffle, l'encombrement agité du port qui suggère l'exotisme, le

frou-frou furtif des robes du soir, les boutiques de fleurs offrant l'occasion de réparer (ou de préparer) ses fautes, le vertige insolent des peaux et des classes qui se coudoient, les parvis d'églises où flottent des odeurs d'encens, les *blues* tendres et sexy qui filtrent des caveaux et des mansardes, l'odeur de tabac et de crachat qui empeste les abribus, l'atmosphère *pop-corn* des salles de cinéma, les bouches de métro refoulant jusque sur le trottoir l'air chaud et enfiévré des foules, les petits-déjeuners d'affaires qui embaument l'*after-shave*, le rugissement des sirènes qui vous causent la chair de poule, les propositions alléchantes des vitrines de magasins, les fumets obsédants qui traînent dans le pourtour des restaurants, les vieilles pierres qui sentent la sueur des siècles... Tout cela ne serait rien, n'aurait aucun sens si ce n'était de la présence d'Éros. Jeu infini où les choses se voilent et se dévoilent, se colorent d'une infinité de sens, s'échappent de leur gaine si prosaïquement réaliste.

On objectera, c'est certain, que l'expérience érotique appartient de plain-pied au régime de la subjectivité, que c'est notre esprit fantasque ou obsédé qui confère aux objets, en dose variable, un pouvoir de séduction. Preuve de cela : ce qui constitue un geste, un signe, une parole érotique pour l'un ne l'est pas nécessairement pour l'autre. Quelques-uns exalteront la puissance érotique d'une écharpe, d'une tresse, ou d'une boucle d'oreille ; d'autres célébreront certains coquillages de mer, les œufs de cailles, le hall de marbre des grands hôtels. Certains pensent que le chant grégorien — j'ai de la difficulté à partager ce point de vue ! — est subtilement érotique. (Je ne me suis peut-être jamais suffisamment investi dans ce genre de musique

vocale pour trancher la dispute). Quoi qu'il en soit, partout et toujours, ce serait la tête qui invente le désir, c'est en nous-mêmes qu'Éros trouverait sa demeure.

Mais enfin, il doit bien y avoir des objets quelconques en quoi l'*érotique*, qui est un attribut (c.-à-d. la manière d'être que l'on prête à un objet), puisse accomplir son œuvre. Autrement dit, il ne peut y avoir d'expérience érotique sans que soit perçu ou imaginé un objet désirable ou érotisable. Il arrive, au quotidien même, que nous constations — souvent pour notre plus grand bonheur — que telle lecture, tel film, telle danse, tel galbe, telle ambiance sont délicieusement érotiques. Sans doute faut-il reconnaître la part prise par le sujet dans ces expériences ; mais, parallèlement, nous devons accepter le fait que certains objets puissent inciter, voire contraindre presque à la séduction notre cœur et notre corps. Redisons-le en deux mots : la logique d'Éros joue sur la complicité entre un sujet disponible et un objet « érotisable » (Mikel Dufrenne). Dans une entreprise de recherche courageuse et sans fin, la question qu'il nous faudrait approfondir est à peu près celle-ci : à quelle condition la ville peut-elle produire un effet érotique sur des sujets disponibles, sensibles, intéressés ?

Offrons-nous ici une courte pause. Le temps de dire quelques mots sur le patrimoine génétique d'Éros. Éros n'est pas l'une de ces petites divinités poussives appartenant aux ligues mineures de l'Olympe. Son empire est colossal, tout au moins à l'origine, avant de se laisser damer le pion par l'affriolante Aphrodite. Avec Chaos, Gaïa, Tartare, il fait partie de l'équipe des quatre puissances primordiales. Écoutons quelques lignes d'Hésiode :

Avant tout fut Abîme (Chaos), puis Gaïa (Terre)
aux larges flancs..., et le Tartare brumeux...,
et Amour (Éros), le plus beau parmi les dieux
immortels, celui qui rompt les membres et qui,
dans la poitrine de tout dieu comme de tout
homme, dompte le cœur et le sage vouloir.

(Hésiode, *Théogonie*, v. 116-122)

Éros est celui qui se loge ou qui habite « dans la poitrine de tout dieu comme de tout homme ». Afin de ne pas compliquer inutilement ce schéma limpide, je mets en oubli « la poitrine » des dieux, pour ne retenir que celle des hommes. Éros est la seule grande puissance appartenant à « la bande des quatre » à s'infiltrer dans l'homme, à communier de son sang, à devenir sa chair. Il est le dieu le plus consubstantiellement humain qui soit.

Revenons à présent à notre quête pleine de promesses. Que sait-on des lieux préférés d'Éros ? Cette *topophilie* divine nous angoisse et nous fascine. Peut-on dire d'une montagne qu'elle est érotique, de même que d'une rivière, d'un lac, d'un marécage, d'une forêt, d'une île ? Je suis prêt à assumer les conséquences d'une réponse aussi catégorique qu'incertaine. À la manière d'Henri Bergson à propos du « rire », je tranche net et court : il ne peut y avoir d'érotique ni en deça ni au delà de ce qui est proprement humain. Ou, ce qui devrait revenir au même, tout ce qui humain est potentiellement érotique, y compris la mort et la guerre, les cimetières, les panneaux publicitaires, la *Joconde* de Léonard et *La Nuit étoilée* de Van Gogh. Ce n'est que par allusion, par comparaison parfois poétique, que l'on prête

une teneur érotique à des phénomènes naturels, en les assimilant à des traits de l'anatomie humaine par exemple. Une colline devient un sein, une petite dépression se change en ombilic, une forêt tourne en... Je laisse à l'imagination de chacun le soin d'inventer d'autres lumineux rapprochements.

Voilà enfin le corollaire obligé qui émerge à travers cette argumentation plutôt délicate : la puissance érotique d'un lieu est proportionnelle à la multiplicité des signes qui représentent ou qui évoquent la présence humaine dans ce lieu. Selon ce corollaire, le lieu urbain est par excellence celui qui compose l'atmosphère érotique la plus pénétrante, qui est pour ainsi dire taillé pour éveiller le désir. Mais n'allons pas de là penser que toutes les villes s'offrent à nous comme des réservoirs inépuisables de plaisirs différés, que chacune d'elles possède à égalité la faculté magique de faire vibrer le cœur et les sens. Ma géographie passionnelle n'admet pas ce genre de nivellement.

Il vaut la peine de mettre à l'épreuve du voyage les fruits de ces réflexions exigeantes et téméraires. C'est pourquoi je me laisse à l'instant emporter vers quelques décors urbains dotés pour moi — et pour d'autres aussi — d'aptitudes particulières pour engendrer le désir.

Je parcours les pages presque brûlantes d'un atlas riche de provocations, sans hypocrisie aucune, qui s'intitule très adéquatement *Atlas des lieux érotiques dispersés à travers le monde**. Un atlas unique, je vous le dis, plein de

* J'ai bien écrit des « lieux érotiques » et non des « lieux pornographiques ». Il y a autant de distance entre l'érotisme et la pornographie qu'entre la baignade et la noyade, le feu de cheminée et l'incendie, une paire de giffles et la guerre totale.

suggestions légères et pétillantes, parfois plus lourdes et sans âge, qui force l'accès à l'imagination, qui fait hausser d'un cran la température de la chair. Atlas qui souffre d'un seul défaut, que j'hésite d'ailleurs à révéler, celui somme toute vénienl de ne pas exister. Cette absence est presque bénie même, puisqu'elle nous permet d'inventer, tout au moins dans les grandes lignes, une contrepartie restée jusqu'ici dans le néant.

La première planche de cet atlas affiche, flottant dans une sorte d'atmosphère mythique, des lieux et des noms dont la seule preuve d'existence ne tient que dans les légendes infiniment lointaines qui les racontent. Quels poèmes d'érotisme devaient être Sodome, puis Gomorrhe, pour que le Seigneur mit tant de zèle à les éliminer de la surface de la terre par le soufre et le feu. Et quelle fabuleuse machine à produire du désir devait être la cité-capitale d'Atlantide pour que l'imagination de Platon tombât en panne au moment de raconter le châtimeut que Zeus se préparait à lui infliger. Plus près de la légende que de l'histoire, Troie, qui causa l'effroyable guerre, ne symbolise-t-elle pas à jamais, à travers les figures familières d'Aphrodite, d'Hélène, de Pâris, la beauté, la séduction, le désir amoureux ?

Tournant avec lenteur les pages de cet atlas imprégné jusqu'au dos de bonheur et d'arrière-pensées, les lieux et les temps changent, mais l'effet reste le même. Il se produit en nous une sorte de surchauffe de l'imagination en lisant à la hâte des noms que le hasard souffle à tout vent : Suse, Mycènes, Delphes, Pompéi, Babylone, Thèbes, Kairouan, Cordou... Voici justement l'un de ces lieux qui

par son luxe brillant et ses cortèges fastueux vous coupe le souffle : Corinthe. Sur son acropole se dressait un temple superbe dédié à Aphrodite. Mille jeunes femmes d'une incomparable beauté s'employaient au service de la déesse et offraient l'hospitalité de leur couche aux marins esseulés. À quelques mesures à peine de Corinthe, sur les pentes du Parnasse, affleure l'antique Delphes, le centre du monde, le nombril de la terre, l'*omphalos* (pierre sacrée en forme de demi-œuf placée dans le temple), là où le célèbre oracle d'Apollon prédisait l'avenir, soufflait les réponses aux questions les plus embarrassées, attestait les affinités électives entre les êtres. C'est au sommet du Parnasse que les Bacchantes célébraient leurs orgies nocturnes en l'honneur de Dionysos. Plus loin, vers la droite, sur la rive gauche du Tigre, j'aperçois Bagdad, cité excessive qui, en d'autres temps que les nôtres, hélas ! fut le théâtre des contes des *Mille et Une Nuits*, parangon toujours inégalé de la séduction par la seule parole. Et puis, là, juste au grenier de la mer Adriatique, l'inextricable lacis des canaux de Venise propose autant de miroirs où tout se dédouble : au fait, s'agit-il bien de Venise ou de Vénus surgie de l'onde ? S'il est des lieux où monte la fièvre, le climat de Venise se prête à merveille à cet enfièvrement (inspiré de Barrès).

Et combien d'autres villes encore, qui ont toujours fait grimper la fièvre aussi bien des foules que des esthètes solitaires, brillent de leur nom au détour des pages : Istanbul et ses palais dorés, les monuments et les rues moites de Londres, le mur presque effacé des anciens interdits de Berlin, Vienne qui fait sonner sa musique pardessus les toits, Rome qui cache le désir et le péché sous

tant de soutanes ... Je saute des pays et des pages afin que le suspense de la carte de synthèse — celle qui en finale reprend en main et pondère toutes les cartes précédentes — ne trouble point l'intelligence. Si l'on accorde foi à ce dernier document, toujours tout aussi imaginaire, construit à partir d'enquêtes menées auprès de gens très lettrés et d'autres tout aussi dignes de foi, la plus grande *érotiseuse* au monde est Paris. Sa puissance attractice double et triple celle de ses plus proches rivales. Quelques témoignages suffisent presque à nous en convaincre.

C'est à l'évidence sur Paris que se focalise l'investissement érotique de Baudelaire dans *Les fleurs du mal* : « Fourmillante cité, cité pleine de rêves, / Où le spectre en plein jour raccroche le passant ! / Les mystères partout coulent des sèves / Dans les canaux étroits du colosse puissant. » André Breton, dans *Pont-Neuf*, donne à la ville la seule forme qui lui convienne, une forme humaine séduisante, féminine : « Je dis que le square de l'Archevêché d'une part, l'actuel pont des Arts, d'autre part, marquent les limites dans lesquelles le cours de la Seine suscite un être doué de vie organique dont tous les organes essentiels, de la tête à la jonction des membres inférieurs, ont pour enveloppe l'île de la Cité, et que la configuration de cet être, aussi bien que la séduction qui s'en dégage, ne peuvent porter à voir en lui autre chose qu'une femme. » Encore cette prééminence d'Éros, cette atmosphère saturée des effluves invisibles de la féminité que détecte et accueille si allègrement Henry Miller : « La première chose qui frappe à Paris, c'est que l'air y est imprégné de sexualité. On la trouve partout et en tout, le plus naturellement du monde,

en toute gaîté, toute innocence, si je puis dire ... Où que l'on aille, quoi que l'on fasse, il est rare qu'on ne trouve pas la femme à proximité. Elle est partout, la ville en est comme fleurie. Et l'on se sent bien intérieurement, l'on s'épanouit peu à peu, se dilate, s'égoutte. » (*Le Monde du sexe*). Deux siècles avant Miller, le grand et spirituel philosophe Montesquieu, dans ses *Lettres persanes*, adoptait d'emblée un pareil point de vue, faisant même de la séduction l'une des irrésistibles forces qui commandent l'industrie parisienne : « Paris est peut-être la ville du Monde la plus sensuelle, et où l'on raffine le plus sur les plaisirs ; mais c'est peut-être celle où l'on mène une vie plus dure. Pour qu'un homme vive délicieusement, il faut que cent autres travaillent sans relâche. Une femme s'est mis dans la tête qu'elle devait paraître à une assemblée avec une certaine parure ; il faut que, dès ce moment, cinquante artisans ne dorment plus et n'aient plus le loisir de boire et de manger... » (Lettre CVI, Usbek à Rhédi, à Venise).

Bien sûr que je m'arrête ici, car c'est un gros recueil de citations qu'il faudrait pour rendre compte de la lumineuse éroticité de Paris. Rien qu'à penser à quelques autres noms de littérateurs et de penseurs qui ont touché à cet attribut si parisien donne déjà des étourdissements : Restif de La Bretonne, Sébastien Mercier, Balzac, Hugo, Sue, Flaubert, Zola, Verlaine, Apollinaire, Aragon ... Je ferme l'atlas et m'en vais *flânocher* dans les rues de ma ville. Des fois que je croiserais Éros.

Nous en sommes là à essayer de comprendre la nature et d'évaluer la puissance de ce magnétisme qui agit sur nous avec la ténacité d'un chant de sirènes. Les villes

procurent du travail, dispensent des services, étalent des produits. C'est bien qu'il en soit ainsi, mais ce valeureux canevas semble bien étriqué. Qui prétend s'en satisfaire devrait songer à construire une énorme machine, programmable et polyvalente, qui fera tout cela en mieux sûrement. La science-fiction en offre des modèles tout à fait réussis, qui répondent adéquatement aux aspirations des humanoïdes. Mais la ville qui agite mon cœur ne consentirait en aucun cas à être supplantée par une machine. Car elle n'a d'existence vraie que lorsque beaucoup d'êtres humains s'y frôlent, échangent des regards, que les rues acceptent de faire tous les détours qu'on leur propose, que les monuments se prêtent à des caresses, que les voix d'enfants retentissent des fenêtres ouvertes, que l'atmosphère y soit douce et caressante. Ville «séductrice»; ville «enjôleuse»; ville «tentatrice»; ville «charmeuse»; ville «ensorcelleuse»; ville «voluptueuse». C'est elle que je veux. Les autres n'existent pas.

DOMINIQUE BLONDEAU

L'acupuncteur

Rentrée d'un voyage en Chine, Marie-Hélène avait confié à Geneviève qu'un acupuncteur, en fin de séance, lui avait fait un massage sur tout le corps... Elle s'était tue, un sourire narquois au coin de ses lèvres fines et, dans ses yeux clairs, une petite flamme brillait, elle aussi narquoise. Quand Marie-Hélène s'interrompait de cette manière qui en disait long, Geneviève était conviée à montrer plus de curiosité, ce qui l'embarrassait profondément car elle détestait poser des questions.

Marie-Hélène qui ne jurait que par l'acupuncture, crédule en toutes choses, un peu bêtement, se disait Geneviève, n'avait pas appris que la crédulité dénonce une faiblesse de l'esprit. Marie-Hélène se révélait une femme sans personnalité, portée par les opinions des gens qu'elle fréquentait; femme adorable certes, mais qui avait fini par agacer Geneviève au point de déclencher en elle une agressivité injuste, qu'elle ne savait pas toujours refouler.

Elles s'étaient rencontrées trois ans plus tôt lors d'un dîner. Placées l'une à côté de l'autre, elles n'échangèrent aucun mot jusqu'au moment où, se penchant vers Geneviève, Marie-Hélène avait susurré à son oreille : « Vous avez l'air de vous ennuyer mortellement ! » Amusée, Geneviève avait répliqué, ironique : « On ne peut rien vous cacher ! » Elles s'étaient regardées et, discrètes, avaient pouffé dans leur serviette puis, continué à échanger des banalités.

On passa au salon et, assise en retrait de Geneviève, Marie-Hélène roucoulait, riait comme une petite fille. Tout en convenant de sa beauté, Geneviève la trouvait superficielle et ridicule. Avec sagesse, elle conclut que les gens ne peuvent tout posséder ; agacée, elle décida que Marie-Hélène ne compterait pas au nombre de ses amis.

Pourtant, elle se rencontrèrent à nouveau et se connurent davantage. Les sentiments de Geneviève n'évoluèrent point : elle n'avait pas de temps à perdre avec une femme aussi insouciante et coquette.

Or, ce jour-là, peu tentée de connaître la suite de la séance d'acupuncture à Pékin, Geneviève soupira : « Et puis ? » Marie-Hélène se pencha vers sa compagne, tortilla ses doigts qu'elle ne savait garder immobiles. Geneviève ferma les yeux, s'appuya contre le dossier du fauteuil. En fait, elle avait envie de s'écrier : « Je ne crois pas à ces charlatans ! » Elle n'osa pas et Marie-Hélène, toute à sa séance d'acupuncture, ne remarqua pas l'humeur maussade de son interlocutrice.

Geneviève releva la tête, fronça les sourcils. Marie-Hélène comprit qu'elle en avait assez d'attendre et, d'une

voix assourdie, elle raconta : « Figure-toi que le massage se fit de plus en plus intime... L'acupuncteur m'ouvrit doucement les cuisses et me... me... caressa ! » Geneviève ne s'attendait pas à un aveu aussi cru ; pour une fois, Marie-Hélène avait réussi à l'étonner. Pourtant, elle ne laissa rien paraître et ses yeux fixèrent un dessin de Vuillard accroché à un mur. « Tu ne dis rien ? » Geneviève s'entêta davantage dans sa contemplation jusqu'au moment où Marie-Hélène lui reprocha son habituelle indifférence.

— Que veux-tu que je te dise ? Tu t'es laissé faire ?

— Que pouvais-je faire d'autre ?

— Flanquer une gifle à *ton* acupuncteur !

— Tu es folle ! Tu as une réaction d'Occidentale !

— J'espère que tu étais prévenue ?

— Pas du tout !

Geneviève observa Marie-Hélène et se souvint de ses confidences érotiques. Grande dévoreuse d'hommes, sa vie était jonchée de maris et d'amants. Sa fringale amoureuse avait fait fuir plusieurs hommes et, aujourd'hui, elle se retrouvait seule. Ses charmes abîmés attiraient encore mais ne retenaient personne. Les hommes ne sont plus les mêmes, se plaignait-elle, ce que Geneviève ne voulait pas commenter. L'homme moderne qu'elle espérait, n'entrait pas dans les idéaux masculins de cette femme plus âgée.

Geneviève finit par sourire et se dit que Marie-Hélène avait raison ; elle n'était qu'une Occidentale qui ne prisait pas des mœurs langoureuses... Elle se leva, posa un doigt léger sur la joue de Marie-Hélène. Elle devait la quitter sur une note joyeuse, sur un geste tendre. Soudain, elle n'eut qu'une envie : retrouver sa solitude et, plus

important, la netteté de ses pensées et de ses sentiments, une certaine innocence qu'elle avait acquise en évitant les aventures sexuelles sans lendemain.

Elle entendit Marie-Hélène qui l'invitait à dîner dans un restaurant du quartier. Il n'était pas si tard et... Sa voix suppliante trahissait son désarroi face à la solitude, aux soirées à regarder la télé ou à lire des revues. Téléphoner et raconter n'importe quoi. Tout faire pour tuer le temps.

Geneviève ne se sentait nullement faite pour tenir compagnie plus qu'il ne fallait à une femme esseulée. Elle débita une excuse banale du genre : « J'ai un travail urgent à terminer... » Geneviève n'était pas très fière d'elle-même ; plus le silence envahissait le salon et plus Marie-Hélène se tassait dans son fauteuil. Même les ombres semblaient ramper sous les meubles et le long des murs. Elle devait la reconforter : oui, elle avait eu raison de se laisser caresser... elle était belle et son Chinois de Pékin avait été séduit... Flattée, Marie-Hélène ne tint pas compte du sourire mordant qui fleurissait, tel un chardon, sur les lèvres de Geneviève. Elle minauda, protesta faiblement...

Fatiguée de cette comédie, Geneviève l'embrassa, promit de lui téléphoner, dévala l'escalier et se jura de ne pas revoir Marie-Hélène de si tôt.

Dehors, elle songea au dîner qui les avait fait se rencontrer, et qu'elle aurait dû refuser : Geneviève ne pouvait dire à ses amis qu'elle s'ennuyait parmi leurs convives, des artistes pour la plupart. Mais pourquoi l'inviter ? La musique ne l'émouvait pas, la peinture ne la touchait pas plus que la quantité de livres qu'elle ne lirait jamais. Informaticienne, Geneviève n'était pas faite pour les états d'âme,

les rêveries, les nostalgies. Sa profession exigeait un solide équilibre; elle avait éprouvé quelques élans amoureux qu'elle avait balayés du revers de la main. Elle avait aguerri son cœur contre mille émotions qu'elle estimait démodées et encombrantes, mais faire l'amour et se plier aux lois du désir lui plaisait, le corps ayant droit à quelque indulgence...

Geneviève contempla le ciel qu'aucune étoile ne transperçait. Dans l'avenue, les arbres ressemblaient à des géants préhistoriques. Pour Geneviève, ce qui ne correspondait pas au monde moderne reculait dans un univers barbare. Entre ces époques, s'étendait le néant, l'histoire de l'humanité et de ses civilisations ne lui disant pas mieux que la musique, la peinture ou les livres. Les gens qui rêvaient sur les siècles passés l'horripilaient. Que savaient-ils de la vie d'autrefois que maladies endémiques, guerres et famines décimaient? Chaîne diabolique contre laquelle, aujourd'hui, des savants s'acharnaient, démantelaient en partie, mais toujours un fléau survenait, laissant perplexes les hommes de science.

Froideur des pensées de Geneviève. Les arts n'entraient pas en compétition avec les grandes questions fondamentales de l'humanité. Pourquoi perdre son temps avec des gens qui péroraient et à qui la société ne demandait rien? Peindre, écrire, composer? S'il fallait de tout pour constituer un monde, que les artistes demeuraient des amuseurs publics! Les arts tombaient en désuétude et ce n'est pas elle, Geneviève, qui se serait attendrie sur le sort de villes comme Venise qui menaçait de sombrer.

Qu'elle s'effondre, se disait-elle, il y a des siècles que cette catastrophe pèse sur l'Italie. L'eau croupie, germes

et miasmes pourris, l'odeur de la ville est infecte, comment peut-on admirer tant de décrépitude ? Marie-Hélène devait être de ces personnes qui se désespèrent du sort de Venise. Après tout, ce ne sont que des pierres, la décadence d'une civilisation qui sera tôt ou tard rayée de la carte du monde... Les gens sont plus importants, pensait Geneviève, c'est vers eux que doit aller notre compassion, c'est pour eux que nous devons agir ; notre raison doit être universelle...

Geneviève se détourna des arbres et songea à la terre qu'elle aimait pétrir dans ses mains, elle ne savait pourquoi. La terre était nécessaire aux humains et peut-être son plaisir venait-il de là. Quant à se retirer dans un village ou aux abords d'une forêt, rien à faire ! Elle aimait trop les villes modernes pour aller s'enterrer dans un décor bucolique ou rupestre.

Aux arbres, elle préférait l'élancée dominante des édifices. Lignes épurées, éclat du verre et du gris acier s'élevant au cœur de la ville. La nuit, la lumière jaillissait, semblait-il, des surfaces lisses, transformant le paysage citadin en une cité futuriste. Geneviève croyait se promener sur une planète plus évoluée que la sienne.

Elle en avait parlé à Marie-Hélène qui ignorait tout des civilisations interplanétaires : imaginer que la Terre fût assujettie à une forme d'intelligence différente, l'effrayait. Geneviève n'avait pas insisté, elle s'était tue. Le silence par excellence est égalitaire. Marie-Hélène rêvait d'une dernière passion et Geneviève d'un monde où l'esprit romprait le corps...

Geneviève s'irrita de songer à Marie-Hélène qu'elle voyait plus rarement. Car depuis le moment où elle l'avait

laissée au souvenir sensuel de sa séance d'acupuncture à Pékin, et le moment où elle avait médité sur la beauté des édifices de la ville, une année s'était écoulée. Rien n'avait vraiment changé : elle était retournée chez ses amis pseudo-intellectuels, elle avait revu Marie-Hélène mais, surtout, surtout, Geneviève avait été victime d'un grave accident de voiture. Fêlure du crâne dont elle se remettait lentement au prix d'insoutenables maux de tête.

Elle n'avait plus la force de rêver de planètes lointaines, de s'apesantir sur le sort de Venise. Elle travaillait et survivait. Il lui arrivait de pleurer, la pire humiliation qu'elle ait subie. Excédée par ses douleurs auxquelles la médecine traditionnelle ne trouvait aucun soulagement, Geneviève perdait courage. Marie-Hélène lui répétait qu'un acupuncteur adoucissait son mal. Jamais, s'était-elle écriée. Aucun charlatan ne touchera à l'un de mes cheveux !

Sa souffrance ne s'atténuant pas, Geneviève eut peur. Poids de la solitude, recul des amis qui ne pouvaient rien pour elle, obsession d'une tumeur au cerveau. Elle connut les affres d'une terrible angoisse et ne supportait plus Marie-Hélène. Quand elle lui annonça qu'elle partait deux semaines à Venise avec un nouvel amant, Geneviève perdit patience et la chassa de chez elle. Simplement, et sans un mot, Marie-Hélène glissa dans sa boîte aux lettres la carte de son acupuncteur.

Après plusieurs jours et plusieurs nuits où l'envie de mourir lui semblait l'issue fatale, Geneviève prit un rendez-vous chez l'acupuncteur de Marie-Hélène. Elle lui expliquerait son cas et ne s'en laisserait pas compter par ce Chinois ! Plus incrédule que Thomas, elle était convaincue

que ce rendez-vous était du temps perdu. Incrédule mais orgueilleuse, il était trop tard pour reculer. Elle allait là en désespoir de cause, rien d'autre !

Quand elle entra dans le cabinet du docteur Wei, elle fut impressionnée par le silence et la sobriété du lieu. Des voix chuchotaient. Une porte se ferma doucement puis docteur Wei se présenta devant Geneviève, lui fit signe de le suivre. Il l'écoutait raconter son accident mais quand elle élevait le ton, un doigt se posait sur ses lèvres : « Chut... Chut... » Ils se moquèrent l'un de l'autre. Geneviève affirma qu'elle n'avait aucune confiance dans ses méthodes. « Cela ne fait rien, je vais essayer de vous soulager... » Décontenancée par ses paroles, elle le provoqua : « Ce sera la moindre des choses ! » Docteur Wei ne répondit pas, la fit entrer dans une pièce. Slip et soutien-gorge : il allait revenir.

Le traitement durait depuis deux semaines. L'homme était d'une douceur désarmante, d'une courtoisie à toute épreuve. Il parlait peu, mais s'intéressait à Geneviève. Un jour, en riant, il lui dit qu'elle avait de beaux cheveux ; un autre jour, qu'elle portait une jolie robe. Il poussa un « oh ! » de plaisir quand il la vit habillée de blanc, elle si brune. Ce fut tout, mais quand ce même jour, il proposa un massage à Geneviève, elle cria presque : « Non ! Non ! Je vous interdis de me toucher ! » Il la regarda gravement et Geneviève fut sidérée par l'intensité de ses yeux bruns fendus jusqu'aux tempes, émue par quelques mèches blanches éparpillées dans la chevelure noire. Son visage reflétait une telle sérénité, une telle tendresse qu'elle ressentit un pincement au cœur : « Et dire qu'il joue son numéro à toutes ses patientes... Ça ne m'étonne pas que

Marie-Hélène ait succombé au charme de son Chinois de Pékin ! » Docteur Wei pouvait séduire qui il voulait, avec elle ça ne marcherait pas !

Elle resta quelques jours sans le revoir. Ses maux de tête s'estompaient déjà ; elle retrouvait son énergie et sa bonne humeur. Et Marie-Hélène qui allait rentrer... Elle dirait qu'elle était très occupée et la verrait plus tard. D'ailleurs, Geneviève n'était pas encore assez bien pour supporter les élucubrations érotiques d'une femme incapable de vieillir sans homme. Quant au docteur Wei, le secret professionnel le condamnait au silence.

Elle était agacée de songer à lui et quand elle parvenait à l'oublier, ses maux de tête la rappelaient au désordre d'un cœur qui ne voulait pas faiblir devant les manigances de ce séducteur... Le souvenir du massage la faisait sursauter de colère. Non, jamais, elle ne tomberait dans ce piège grossier !

Ce fut lui qui téléphona et demanda de ses nouvelles. Pourquoi ne venait-elle plus ? Il s'inquiétait. Comment allait-elle ? S'était-elle absentée ? Sa voix... Sa voix enveloppante troublait Geneviève. Elle bafouilla qu'elle allait beaucoup mieux, qu'elle avait pensé au massage qu'elle ne pouvait accepter... Mais, enfin, pourquoi, questionnait la voix douce à l'autre bout, cela détend et mes patientes aiment ça... Geneviève répliqua, amère, qu'il agissait comme il voulait avec ses patientes, qu'ici, il n'était pas en Chine pour...

Il l'interrompt fermement : « Venez me voir tout de suite, il y a un malentendu entre nous... Non, restez chez vous, c'est moi qui viens... » Elle le menaçait d'avertir la

police, de se tirer une balle dans la tête, de hurler au viol, de... de... Elle s'agitait alors que lui avait raccroché. Dans un instant, il sonnerait à sa porte : elle allait devenir folle ! Elle éclata en sanglots. Elle venait de comprendre qu'elle était amoureuse de cet homme qui se jouait d'elle, qui allait abuser d'elle et, elle, risquait de se laisser faire ! Pour lui, ce serait une aventure de plus à classer. Elle devait avertir une amie... Trop tard, on sonnait à sa porte !

Elle ne sut jamais pourquoi elle avait ouvert. Docteur Wei n'eut que le réflexe de tendre les bras. Geneviève, terrorisée, s'était évanouie. Malaise qu'elle fit semblant de prolonger quand, à son oreille, des mots tendres l'enchantèrent. Il était question d'amour dès la première séance, de souffrance quand elle parlait, de leur mariage... Elle soupira, posa une main sur sa nuque, s'affola. Fit semblant de ne rien avoir entendu. Retira sa main. Il voulut savoir quel malentendu les séparait. Fit semblant de ne pas avoir avoué un tel amour.

Geneviève raconta Marie-Hélène et son acupuncteur à Pékin. Quand elle eut terminé et rougi, Docteur Wei éclata de rire : Marie-Hélène, incapable de se taire, lui avait confié cette expérience qu'elle avait appréciée... Geneviève rougit davantage, se traita d'oie blanche ! Et elle qui se croyait invulnérable ! Elle, l'informaticienne rationnelle !

Docteur Wei la tenait dans ses bras. Docteur Wei désirait l'épouser. Mais qu'allait dire Marie-Hélène ? Elle allait bientôt rentrer et... « Elle est déjà rentrée, mon amour ; elle m'a téléphoné pour savoir si vous étiez venue me voir et c'est comme ça qu'elle a deviné... Vous sachant désorientée, elle a préféré vous laisser en paix... »

Geneviève ne parvenait plus à quitter les bras du docteur Wei. Non qu'elle crut davantage aux bienfaits de l'acupuncture, mais il était l'homme moderne qu'elle suivrait partout. Oui, elle le suivrait...

Il posa sa joue contre la sienne et dit combien il était heureux de ce dénouement qu'ensemble, ils sublimeraient à Venise... Venise... Venise avec toi, mon épouse de demain !



ANDRÉ MAJOR

Le sourire d'Anton

24 juin 1987

En ce jour de fête nationale, poussé par je ne sais quelle envie de faire peau neuve, je me suis coupé la barbe que je portais depuis dix-sept ans. Dehors, il me semblait sentir l'air contre mon visage. Mais ce qui domine, c'est un sentiment de vulnérabilité qui tient sans doute au fait que, dépouillé de mon masque, je retrouve un air juvénile.

26 juin

Je n'ai pas de vision du monde claire et déterminée, encore moins définitive. Il me semble n'avoir rien à proposer si ce n'est une certaine approche du réel, approche qu'il me faut bien qualifier de sceptique. Donc, rien à proposer, sinon ce regard sur un monde auquel j'adhère avec de fortes réserves, disons-le.

Extraits de : *Les Carnets d'André Major* (1987-1990).

Un sentiment d'irréalité, et même de totale inconsistance, me prend quand je ne suis pas entraîné hors du quotidien et hors de moi, par la puissance nourricière du langage. Mais pour me soumettre à cette puissance ombrageuse, il faut que je m'y sente acculé, qu'aucune lecture ne me retienne ou qu'aucune tâche ne m'en impose. Il y a des écrivains qui, à les entendre, ne font qu'écrire ou être en sursis. Moi, c'est tout le contraire, je fais tout plutôt que me mettre au travail, comme si je me refusais à ce penchant contre-nature, comme si je craignais de me laisser happer des jours durant, des semaines, des mois, par une entreprise dérisoire dont le sens et la portée m'échappent. J'y viendrai pourtant, plus tard que tôt, quand ce sera l'ultime moyen d'en finir avec cette chose innommable qui me hante comme un remords, quand la curiosité aura raison de mes tergiversations et que j'aurai un urgent besoin de savoir comment dire cette chose et ce que cette chose, en retour, pourrait bien me dire.

L'art transforme notre perception de l'existence en nous renvoyant au quotidien avec, parfois, un désespoir accru, mais plus souvent qu'autrement avec un immense appétit.

L'expérience du chauffage au bois m'a au moins appris que le merisier, le bouleau et le frêne brûlent mieux quand ils sont verts, au contraire du pin, du sapin et de la pruche qui se consomment mieux une fois secs.

Je crois bien n'avoir jamais rien inventé, me contentant d'imaginer les prolongements possibles d'événements qui n'étaient rien d'autre que des rêveries et dont l'indice de véracité m'importait assez peu, comme si mon existence

ne tenait qu'à cette constante fabulation qui en fait la trame et qui lui donne son sens aussi. Si bien qu'en cas de panne prolongée, je deviens fabulateur muet, écrivain ruiné, autrement dit épave.

Quand j'avoue, devant les rares auditoires où il m'arrive encore de comparaître, que je sue en écrivant, que des sueurs froides me trempent les aisselles, je provoque toujours le même étonnement : ramener ainsi la création à une douteuse pulsion qui me jette parmi les mots comme un chien dans un jeu de quilles revient à piétiner la bonne vieille croyance en une grâce créatrice. Un véritable sacrilège.

Nous nous sommes mis à nous aimer immodérément, à la folie même, peuple-Narcisse n'en revenant pas de se trouver si beau après avoir si longtemps été honteux de soi. On peut prévoir que nous finirons par nous détourner avec ennui de ces eaux troubles dans lesquelles nous nous mirons avec tant de complaisance. Pour le moment, cependant, pas question de nous montrer tels que nous sommes. Celui qui s'y risque passe pour un observateur malveillant, affligé d'un cœur sec. Infiniment aimables, nous sommes également infiniment sensibles au regard qu'on porte sur nous.

La vie, parfois, prend figure humaine — quand on est amoureux, par exemple.

Au balancement des branches de l'épinette on peut deviner la nature du vent.

Ce chien, il s'y attachait tant qu'ils finirent par dégager la même odeur de vase.

Ce besoin de fiction, lancinant comme une douleur, et parfois si pressant que j'erre d'une bibliothèque à l'autre, prêt à me laisser entraîner dans les lentes dérives d'un

Simenon ou à m'égarer dans les lointains glauques de l'espionnage.

Une fois qu'on a mesuré la parfaite inanité de ses indignations, on ne devrait plus s'y laisser prendre ; et pourtant il suffit de si peu pour qu'à nouveau on s'emporte : le spectacle politique, le chantage des lobbies, l'incompétence professionnelle, les mœurs de ses semblables, les clichés des média, le langage corrompu par les intérêts particuliers, et le pire, au fond, qui est d'accorder de l'importance à tout ça.

Bien que tapie sournoisement en soi, on sait la mort présente. Familière et étrangère tout à la fois, on refuse d'engager la conversation avec elle. On l'envoie promener quand elle nous pèse trop sur le cœur, et le reste du temps on l'oublie. C'est tout ce qu'elle mérite.

On se dit qu'un jour on ressemblera à un ermite indulgent et paisible. En attendant, poussé par de vieux réflexes, on est parfois méchant ou d'une honteuse vanité.

J'ai beau avoir quarante-cinq ans, je n'éprouve rien d'autre qu'une espèce de stupeur : ce corps avec lequel je fais plus ou moins bon ménage, il tient encore le coup, pour ne rien dire de cet esprit dont les limites n'ont pas cessé de me navrer. Entre ce que j'aurais voulu être et ce que je suis devenu, quel écart, tout de même ! Ce personnage qui porte mon nom, je lui aurais prodigué plus de tendresse et témoigné plus d'indulgence si l'expérience l'avait bonifié. De la littérature j'attendais l'impossible : qu'elle ne me laisse pas sortir indemne de mes livres, qu'elle ne me rende pas à ce moi qui se reconstitue inmanquablement, une fois revenu à la vie courante.

Que faut-il pour qu'un personnage existe ? Tout d'abord qu'il soit flanqué d'une ombre qui en dise autant sinon davantage que sa silhouette. Mais cela n'est encore rien tant qu'on ignore les subtils rapports que ce personnage entretient avec ce qui l'entoure, avec les choses, avec autrui.

J'ai été si bien dressé par ma mère à ravalier mes émotions et si marqué par l'extrême pudeur de mon père que je n'arrive rarement à exprimer ma colère, même quand les circonstances l'exigeraient. Et je m'en veux à mort d'être à ce point verrouillé en moi-même et de moi-même le censeur inflexible. Je n'oserai jamais exploser, je le sais, et les autres aussi le savent, car ce sont des choses qui se sentent. En tout cas, moi, je les devine tout de suite chez les autres.

L'écrivain est voué, je dirais par tempérament, à essayer de tout comprendre, même ce qui lui est étranger. À se mettre, comme on dit, dans la peau de l'autre. À franchir les limites du familier et du connu. C'est à cette condition qu'il parvient à rendre lisible la réalité d'un monde embrouillé.

Mon goût pour la fiction et ses dérivés (correspondance et journaux intimes) découle sans doute de mon scepticisme. Le romancier en moi proteste contre toute tentative d'explication rationnelle.

L'intensité que j'ai déjà trouvée dans l'écriture, je m'exerce depuis quelque temps à la chercher dans le quotidien. Ce n'est pas facile. Il me reste d'une longue pratique littéraire le réflexe de tout ramener au langage — ce qui m'arrive, ce qui me revient en mémoire, paysages et

personnages qui me hantent, prenant un certain plaisir à ces sollicitations auxquelles, pourtant, je me dérobe. Ce renoncement m'est venu, je crois, de la crainte de me répéter, et aussi de mon absence d'ambition. J'essaie tant bien que mal de pactiser avec l'insignifiance de l'existence, mais je n'arrive pas toujours à me contenter d'en être le témoin impassible.

On est toujours le brouillon de soi-même, quoi qu'on fasse pour se corriger, se mettre au propre.

Il y a longtemps que je suppute les avantages de me dissimuler derrière un pseudonyme, le principal étant d'y retrouver une sorte de virginité littéraire. Ce qui me retient de le faire, c'est le sentiment de me livrer à une imposture, de me renier, sinon de me trahir. Mais n'est-ce pas justement de cette trahison que je rêve ? Ce que je pourrais écrire, à l'abri de ce masque, rien ne m'empêche de l'écrire à visage découvert. Alors, à quoi tient cette nostalgie d'un double ?

Qu'est-ce qu'un romancier sinon une espèce de vampire qui vous regarde, qui vous écoute avec l'arrière-pensée d'utiliser vos traits, vos paroles, vos actes et jusqu'à votre environnement. Il a l'air de vous écouter innocemment alors que pas un instant il ne cesse, à son insu le plus souvent, de fabriquer du romanesque avec tout ce que vous lui offrez. Ce n'est pas nécessairement désagréable pour vous puisque vous pouvez vous dire qu'au moins vous lui servez à quelque chose. En fait, il est également possible que votre romancier soit vraiment un interlocuteur à peu près normal et que son arrière-pensée ne vous effleure même pas, qu'elle s'égare plutôt dans un territoire purement intérieur, où s'enracinent des hantises très anciennes,

des images remontant à son enfance et des intuitions fondamentales que rien ne peut effacer, ni le courant de l'Histoire, ni la virulence du présent, ni ses intérêts immédiats. Il appartient tout entier à ce territoire dont il est l'unique interprète.

Dans tout projet littéraire, il y a une excroissance vitale, un débordement ou un manque, un appel ou, à tout le moins, une curiosité. Comment dire cette chose et qu'est-ce que cette chose, en retour, pourrait me dire ? Je me suis libéré du devoir professionnel, du souci de faire carrière, mais pas de ce besoin d'éprouver toute chose à travers les mots. Comme si la vie n'avait de réalité qu'en devenant langage.

Quand on fait un retour sur soi, sur son passé, c'est toujours à titre posthume, car l'écrivain ne peut utiliser qu'une matière morte, détachée de lui, le cadavre de celui qu'il a été.

Toute œuvre tend à devenir une île : son lecteur, tout comme Robinson, doit y trouver un succédané enrichi de l'existence avec, en prime, un savoir-sentir. Parvenir à une transparence d'écriture telle qu'on n'en verrait plus la trame : cela suppose qu'aux effets habituels du style on substitue une lumière pure où danse la fine poussière des choses de la vie.

Si je n'écris pas, je me referme comme une huître, et plus rien n'a vraiment d'importance. L'existence se dilue dans la banalité.

Certaines journées de notre vie nous apparaissent tout à coup, surgies du tréfonds de la mémoire, comme des figures exaltées de notre destin, bien qu'elles ne se soient jamais reproduites — précisément à cause de cela.

Le platane est une espèce d'érable dont l'écorce assez semblable à la peau verruqueuse d'un batracien pèle par endroits, sauf à la base de son tronc qui évoque la patte d'un éléphant.

Affligé d'une sensibilité qui me pousse à l'amplification émotive, je n'ai pas d'autre choix, si je veux trouver un certain équilibre esthétique, que de faire de l'exactitude une vertu directrice.

Les troncs trempés des hêtres luisent comme de l'huile.

Pouvoir penser à soi sans complaisance ni amertume, comme à un vieil ami.

Il faudrait écrire chaque livre en se disant que c'est le dernier et qu'ensuite ce sera fini, vraiment fini. Mais quelles seraient les conséquences esthétiques d'une telle perspective ? Ses conséquences morales ? Serait-on tenté de tout dire sur soi au mépris de toute pudeur ? De délivrer un message au risque de perdre la marge de manœuvre habituellement dévolue à la fiction ? Mais peut-être ne peut-il y avoir d'œuvre définitive puisque rien n'est jamais fixé une fois pour toutes, puisqu'on ne cesse de regarder en soi et autour de soi et que ce regard lui-même ne cesse de s'affiner.

Longtemps la mort me serrait la gorge quand le sommeil tardait à venir, et puis elle est entrée en moi. N'ayant rien à nous dire, nous laissons le temps disposer de notre contentieux.

On peut être bavard, on n'en est pas moins circonspect dès qu'il s'agit d'écrire. Des mots qui nous viennent, on ne conserve que ceux qui y jouent leur rôle. Ceux qui sont de trop, on les abat comme des chiens, non sans jubilation.

Le plaisir et la douleur nous apprennent tout et, entre ces deux expériences, il n'y a pas grand-chose — l'ennui peut-être, quand l'âme est sans passion, c'est-à-dire sans connaissance.

Le plus terrible, ce n'est pas de souffrir, c'est de se dire que cette souffrance ne sert à rien et qu'elle ne profite à personne.

Hors de l'écriture, on patauge dans le tout-venant de l'existence.

Dans les livres qu'on lit aussi bien que dans ceux qu'on écrit, que cherche-t-on, en fin de compte ? Ce qu'on est, bien sûr, mais aussi ce qu'on pourrait être, tout à la fois son identité et son étrangeté. Et le propre de l'art, c'est peut-être de favoriser, de rendre nécessaire, ce va-et-vient entre l'identité et l'étrangeté, entre le vécu et le possible, entre le trivial et le merveilleux et, ultimement, entre la vie et la mort.

L'écrivain apparaît dans toute société comme une éruption cutanée, une démangeaison sous la peau, un agacement plus ou moins supportable, d'abord et avant tout parce qu'il révèle des troubles et des malaises dont on voudrait ne rien savoir. Lui accorder un statut social, comme on s'ingénie à le faire, revient à le priver de son seul pouvoir qui consiste à raviver les plaies communes.

On n'en a jamais fini avec soi — avec cette gueule qu'on a depuis toujours et qui ne s'arrange pas, bien au contraire.

Retrouver chez ses enfants ses propres traits, ses goûts ou ses manies, c'est un peu gênant, comme si on avait

déteint sur eux, comme si on les avait contaminés à son insu. On n'a pas nécessairement besoin de voir une part de soi nous survivre de la sorte.

Je constate souvent que j'ai trop parlé ou tenu des propos qui caricaturaient ma pensée. Ou bien que je n'ai pas assez parlé, et alors me viennent à l'esprit les répliques que j'aurais dû lancer au bon moment. Mais ces regrets lancinants n'engendrent qu'un soliloque frustrant. La parole me joue des tours en faisant de moi un personnage que je regarde ensuite avec consternation.

J'aime trouver dans un style net des saillies inattendues comme des points de repère dans le désert.

Même quand j'étais enfant, l'avidité que je mettais à vivre et l'intensité de mes perceptions finissaient par m'épuiser, et j'éprouvais alors le besoin de faire retraite en moi-même, loin des sollicitations extérieures.

Il y a des livres qui exigent le détour de la fiction pour parvenir à leur pleine expression; d'autres, au contraire, qui doivent adopter la ligne droite, la narration la plus directe, la simple note, l'observation crue.

Mon confesseur me recommandait de penser à la Sainte Vierge quand je me sentais emporté dans les remous du désir. Pour y penser, j'y pensais, mais avec le résultat que la Sainte Vierge de mes rêves ne demeurerait pas sainte longtemps, ni vierge d'ailleurs. On imagine ma culpabilité : je péchais en entraînant la mère de notre Sauveur dans ma déchéance.

À défaut de changer, on peut apprendre à mieux vivre — un peu mieux chaque jour. C'est plus facile quand l'amertume ne s'en mêle pas.

La banalité de l'existence, je n'en finis pas de découvrir que c'est la seule vérité qui tienne. La mort seule est extraordinaire.

Beaucoup de choses me sont venues de ma sensibilité olfactive — de grandes joies, d'infinis plaisirs, certaines mélancolies aussi quand par exemple je hume dans la campagne une odeur de feuilles qui brûlent, un jour d'automne.

Ce qu'on raconte ne sert trop souvent qu'à dissimuler la vérité — ses véritables blessures ou la virulence de son désir.

Vient un âge — ou un moment dans sa vie — où même les conversations amicales ne nous apportent plus grand-chose si ce n'est un agréable divertissement. On n'échange plus que des banalités d'ordre professionnel ou familial. Nos motifs d'inquiétude, nos angoisses demeurent en nous, tenues en laisse, peut-être parce que, désormais, ce n'est plus de nous-mêmes que nous nous inquiétons mais du sort de nos enfants.

La culture québécoise a évacué le père et vomi jusqu'à son souvenir même. On l'a accusé d'être absent et, en même temps, de peser d'un trop grand poids. Quand le caporal Lortie a tiré sur les employés de l'Assemblée nationale, c'était son père qu'il visait, nous a-t-on expliqué. Dans *Un signe de feu*, Lise Payette nous montre des hommes sans caractère mais cachant leur faiblesse derrière un autoritarisme parfois violent. Un certain courant homosexuel rejoint d'ailleurs le féminisme dans sa dénonciation des valeurs paternelles. Pour en venir à quoi, sinon au pouvoir de la *supermom*.

Septembre 1988

Le présent nous aveugle, l'avenir nous échappe ; le passé au moins, nous pouvons le reconstituer librement pour n'en conserver qu'une matière de rêve.

Enfant, je marchais dans l'épaisseur du monde, transparent comme la rosée. Plus tard, débordant de désirs, j'ai cru marcher dans le sens de l'Histoire. Et maintenant, sevré de toute ambition, je m'égare dans un désespoir apaisé, avec la sérénité de qui croit pratiquer envers les autres comme envers lui-même une indulgence de bon aloi.

2 octobre

L'erreur la plus fatale pour un écrivain, c'est de douter de soi au point de se vouloir original alors qu'on n'écrit librement qu'au mépris de toute originalité.

Ce que les Français admirent chez Jünger, c'est l'admiration qu'il voue à la littérature française, à Rivarol, à Bloy et à Léautaud. Le plaisir qu'ils éprouvent à fréquenter un esprit aristocratique, féru de sciences naturelles, et dont la pensée est aussi labyrinthique que celle de Borges, achève de les conquérir.

3 octobre

L'haleine vaseuse du lac, les matins de printemps, le réveillait en lui insufflant des envies de fugue.

5 octobre

La mort, je ne l'ai jamais désirée. Même aux pires moments de ma vie, j'ai pu rêver d'en finir, mais en disparaissant dans le paysage, sans aller jusqu'au suicide. La mort me semblait alors un peu moins absurde. Et puis, avec le temps, la pensée de la mort a cessé de me suivre comme une ombre, peut-être parce qu'elle a fait son nid en moi, discrètement, pour ne pas m'effaroucher. Renonçant à l'apprivoiser, je me contente de la sentir en moi, silencieuse et têtue comme un rapace convaincu d'avoir le dernier mot.

7 octobre

Il vaut mieux renoncer à écrire que de ne plus être à la hauteur de ses exigences esthétiques. Personne n'aura à souffrir de ton silence.

(Ces notes n'ont pas l'excuse d'être le tout-venant de la plume : elles sont l'écume de mes carnets, ce qui surnage seulement, les quelques lignes d'une page qui n'ont pas perdu une certaine vérité à mes yeux. Le reste, je le rature et je l'oublie avant même de jeter mon cahier.)

Le style, c'est avant tout un regard, un regard embué de désirs, d'arrière-pensées et de nostalgies aussi incurables que le pathétique besoin de croire qu'un salut est toujours possible.

L'avantage de ne plus attendre grand-chose du monde, c'est qu'il cesse de nous désespérer. On peut alors l'observer avec une curiosité plus ou moins pure, un détachement plus ou moins amer.

31 octobre

Elle est loin, cette jubilation de l'écriture, cette ivresse du langage qui me donnait l'illusion de répondre à un besoin vital. Aujourd'hui, si je me risque à écrire, c'est avec le sentiment d'une sorte d'impuissance qui me fait suer comme un condamné et qui finit par me clouer le bec.

Novembre

Écrire devrait relever du vagabondage pour ne rien perdre de sa fraîcheur. Le problème, c'est de retrouver le sens de l'aventure quand écrire est devenu un métier.

On dirait que le prix à payer pour deux ou trois décennies de surenchère idéologique, c'est l'angélisme du retour à la réalité la plus plate. Vivre au quotidien, nous dit-on. Réaction sans doute saine si elle rend l'individu d'abord responsable de son destin sans l'enfermer dans une confortable indifférence à tout le reste.

Il y a une sagesse de l'errance, plus profitable que tous les guides Michelin. De ceux-ci on ne peut se passer : ils nous informent. Mais l'esprit du lieu, il vous faut déambuler en vous fiant à votre seul flair si vous voulez le saisir. Au hasard des rues, au gré des sollicitations diverses qui en tissent la trame délicate et invisible. Ce principe d'errance s'applique également à la lecture. C'est souvent au petit bonheur-la-chance qu'on fait d'heureuses rencontres, qu'on entend des voix fraternelles, qu'on trouve les interlocuteurs qui nous manquent parfois si douloureusement.

En pensant à mes erreurs passées, la peur me prend d'encore me fourvoyer, si bien que j'en viens à me défier

de mes opinions et à les garder pour moi. Elles n'ont, de toute manière, qu'une importance passagère.

«Chez celui qui prend conscience de la trivialité des choses humaines, le romancier est mort», note Maugham dans son *Journal*. Moi, c'est en prenant conscience des émotions qui provoquaient mes pulsions créatrices. Ne plus en être dupe m'a délivré du besoin de les utiliser. Dans le calme profond, vaste comme le désert, où je vis maintenant, je suis devenu indifférent aux sollicitations de mon passé comme de mes rêveries. Quand je rêve, c'est dans mon sommeil — du moins j'essaie de le croire.

Chaque fois que j'achève un texte, je me dis que c'est le dernier, et j'en ai la certitude absolue. Et si l'envie de récidiver me prend, je fais la sourde oreille, je me laisse happer par le quotidien, mais vient un moment où cela déborde, où je cède à la montée de la sève, comme la nourrice cherchant la bouche qui la délivre de son trop-plein. Le nouveau livre, s'il aboutit, sera le dernier, je me le promets : une sorte de testament en quelque sorte, l'exorcisme final, le dernier mot d'une histoire dont je ne veux plus entendre parler, qu'on me comprenne bien. J'ai beau me dire que, de toute manière cela ne touche personne, ne change rien à rien ni ne me rend meilleur — je le saurais —, je me suis laissé prendre au jeu ou au piège, et voilà que la chose se détache enfin de moi me laissant une sensation de vide réconfortant et je me jure bien, encore une fois, de ne pas m'y laisser reprendre et de redevenir un simple vivant parmi les vivants après avoir longtemps erré, l'air hagard, à la recherche de l'aléatoire justice des mots.

On se reproche parfois d'être trop peu soi-même et, en même temps, d'être seulement soi-même — ce lassant soi-même qui n'arrive pas à la cheville de celui qu'on avait cru pouvoir devenir. Ce qu'on est, de toute manière, on le choisit par paresse ou parce qu'on craint d'outrepasser ses propres limites.

Pour l'écrivain, ce qui est réel, vraiment réel, c'est la vie telle qu'elle s'écrit, car ce qui ne se traduit pas en mots n'a pas de poids. Voilà la leçon que Flaubert essayait de faire accepter par ses lecteurs — l'absolue vérité du texte face à la réalité relative de l'existence.

3 décembre

Les ambitieux, surtout de l'espèce optimiste, ne comprennent pas qu'on ne partage pas leur ambition ni qu'on soit indifférent à leur besoin de réussite. Serait-on de leur race, ils nous écraseraient sans vergogne.

Il y a des années que je rêve d'un détachement dont je commence enfin à jouir, un peu craintivement, comme d'une chose trop longtemps désirée.

24 décembre

Un carnet de route, ce serait bon pour celui qui sait où il va et qui y va, emmitouflé dans quelques certitudes bien chaudes. Mais moi, ce qu'il me faudrait, c'est un carnet de déroute. J'aurais pu poursuivre dans la voie toute tracée en essayant d'être un honnête écrivain provincial qui chante le quartier où il est né, la campagne où il a compris de quel bois il était fait. J'aurais pu. J'ai préféré emprunter

une autre voie, plus déroutante sans doute puisque la plupart de mes lecteurs ont renoncé à me suivre. Ce qui n'est pas une raison de s'arrêter, bien sûr. Ma lassitude a été plus forte que mon élan. Des envies d'écrire me viennent, mais pour dire quoi ? La lourdeur des choses, l'usure de l'âme, le vide effrayant que creuse la mort en moi.

S'il ne prend aucun risque, s'il ne puise pas dans ses plaies vives pour irriguer le langage, que reste-t-il à l'écrivain ? Observer le réel, il l'a toujours fait, il le fait toujours, mais il lui faut, en outre, y déceler cette part enfouie sous les décombres du quotidien qui peut tout éclairer d'une lumière nouvelle.

Pour moi, la réalité n'a longtemps eu d'autre intérêt que de servir de matériau littéraire. Hors de l'écriture, ce qui se disait, ce qui se faisait m'importait assez peu. Quand la littérature est tout pour vous, tout est forcément littérature. Hors d'elle, je n'étais rien, je ne sentais rien, je ne pensais rien. La pire chose, quand on a tout mis dans l'écriture, c'est de constater en se relisant qu'on s'y est mal pris, qu'on a employé un mot de trop, une image plutôt qu'une autre, bref qu'on a exprimé la banalité trop plate-ment et la beauté trop joliment.

Est-on responsable de ses rêves ? se demandait-il parfois, pour le simple plaisir de ne pas trouver de réponse. Il lui arrivait de même de songer au caractère impersonnel de son désir en le sentant renaître au moment où il ne l'attendait pas.

D'être loin du monde depuis si longtemps aurait dû le rapprocher de lui-même ; cela l'avait au contraire coupé de toute intimité et cantonné dans un *no man's land* d'où,

sans relâche, il s'astreignait à une stricte observation de ce monde tenu à distance.

Au cœur de l'hiver, il est émouvant de voir les hêtres et les chênes conserver des feuilles exsangues, bruisantes comme du papier.

Janvier 1989

Dans son Journal, Max Frisch se demande s'il aimerait être sa propre femme. Tout homme et toute femme devraient tenter de répondre aussi franchement que possible à cette question. Bien des choses en seraient peut-être changées.

Il me semble ne plus pouvoir écrire que pour m'exercer au silence, ne plus prendre la parole que pour dénoncer la vanité de mes hantises, de mes rêveries et de mes opinions. Dénoncer tout ce qui gonfle mon ego d'une dérisoire importance. Si rien de ce que je m'aventure à écrire n'a la moindre portée, je devrais passer à autre chose, me passionner, par exemple, pour la botanique — ou l'ornithologie dont je suis parfaitement ignorant, comme de bien d'autres sciences. Ces carnets, j'y reviens comme à une ultime tentative pour éprouver le poids des mots, pour jouir encore du privilège insensé de la parole, mais rien à faire, je demeure incapable de modifier le lent parcours d'une déroute dont ces fragments constituent les étapes.

23 janvier

Même si je n'écris pas et si j'essaie de m'en tenir au silence le plus strict, je n'arrive pas toujours à résister aux

envies soudaines de prendre la plume comme on prend le large — juste pour voir, pour sortir du rien où je m'enlise, où je patauge avec une conviction assez douteuse. Mais je tiens bon, je me redis que cela n'en vaudrait pas la peine, que je ne pourrais pas faire mieux que ce que j'ai déjà fait. Ces notes, pourtant, sont des aveux ou, si on veut, des rechutes. Le moment approche, je le sens, où je me détacherai de ces carnets, de ce non-lieu littéraire où je chuchote pour moi-même des propos échappant au raz-de-marée de l'à quoi bon. Quand on a si peu à offrir, on laisse la place à d'autres. Et personne n'y perd, en fin de compte, pas même soi. On essaie de vivre, tout simplement sans la moindre illusion sur ce que cela peut vouloir dire. Quand j'écrivais *sérieusement*, je me perdais de vue, et cette distraction me sauvait du désastre d'être moi dès le réveil et jusqu'au sommeil. Je me dis que si j'avais été un véritable artiste, je n'en serais pas là, j'aurais été suffisamment habité pour ne pas avoir peur de la solitude. Mais j'ai eu peur, je crois, d'avoir faim, d'avoir froid et surtout d'avoir la mort à mes trousses, et j'ai fait des enfants, j'ai exercé un métier et j'ai laissé la littérature pourrir en moi comme un fruit trop beau pour être consommé. J'ai choisi d'être semblable à tous ceux qui paraissent bien dans leur peau et qui, une fois sur deux, le sont vraiment, et de ne plus être que le témoin de ma déroute.

6 février

La seule tragédie commune, si l'on excepte la mort, c'est la banalité de nos vies quand elles perdent toute raison

d'être familiale ou professionnelle, d'où l'air égaré de ces retraités cherchant à tâtons que faire de leur corps et ne le trouvant souvent que dans le premier divertissement venu — télé ou séjour floridien pour ceux qui en ont l'envie et les moyens.

13 février

Depuis que j'accepte l'idée de ne plus être un écrivain pratiquant et de faire mon deuil de cette ambition, j'ai vécu tant bien que mal, non sans amertume d'abord, puis en revenant à de meilleurs sentiments, comme on dit, pour jouer mes rôles de père, d'époux et d'artisan de la radio. Mais je mentirais si je disais ne plus éprouver le moindre vertige à la pensée de ne rien laisser derrière moi que ce qui s'y trouve déjà et que rien d'autre ne viendra l'illuminer.

19 février

La vérité de chacun ne se résume pas à ses faits et gestes, bien qu'elle trouve en eux son expression la plus immédiate : elle est aussi faite de ses rêves, de ses désirs et de ses attentes, tout autant que des inaltérables vestiges de l'enfance.

Ne plus écrire — ne rien attendre du langage —, je l'ai toujours su, revient à pactiser avec l'insignifiance de l'existence.

Un jour, c'est là tout à coup — une envie très forte d'on ne sait trop quoi. Autour de soi, rien ne ressemble plus à rien. Comment est-ce possible ? Les voix familières, on les entend, mais elles ne nous disent plus rien. On débite les informations à la radio, mais en pure perte, comme dans

une langue parfaitement étrangère. La nuit passe tandis qu'on scrute, le cœur battant, une vieille carte routière un peu décolorée, imaginant les lieux d'après leur sonorité. Ce qui compte, ce n'est pas tant de partir que d'imaginer cet ailleurs déjà là, ici même, en soi comme une fièvre.

22 février

À force de radier mon passé d'écrivain — j'ai éprouvé un profond soulagement à céder mes manuscrits et ma correspondance à la Bibliothèque nationale, moins pour les mettre à la disposition d'éventuels chercheurs que pour éloigner de moi toute trace de ce passé —, à force d'oublier ce que j'ai été ou ce que j'aurais pu devenir, je finirai peut-être par vivre dans la peau d'un personnage inventé de toutes pièces à même les débris d'identités fluctuantes et qui se contenterait d'observer sans colère un monde auquel il n'essaierait pas plus d'échapper que de se rallier. Personnage si anonyme qu'il ressemblerait à ce passant invisible dont, enfant et adolescent, j'imaginai le destin. Écrivant ceci, je me rends compte que je suis injuste avec la littérature qui m'a beaucoup donné : l'espace où j'ai pu développer une mythologie personnelle, de même que les moyens de confronter cette mythologie avec son envers — l'éprouvante connaissance de mes obsessions et de mes limites. Je n'ose plus rien lui demander : elle pourrait m'entraîner trop loin, me pousser dans les bras de la mort après m'en avoir si longtemps tenu éloigné. Si j'écrivais encore, ce serait pour le plaisir de remuer la poussière des mots en suspension dans un rai de soleil matinal, éprouver encore une fois le pouvoir des mots et retrouver dans leur pouvoir purificateur

une sorte de jeunesse, sans rien attendre de pareil exercice, de pareil exorcisme, qu'un divertissement au sens pascalien du terme. À moins, ce qui est toujours possible, d'avoir à nouveau foi en quelque chose qui me dépasse et d'être entraîné par une passion débordante, plus forte encore que le terrible à quoi bon.

On peut se demander si l'artiste n'est pas essentiellement quelqu'un qui, jouissant intensément des moindres vibrations d'une existence à laquelle il est plus attentif que quiconque, ne peut en contrepartie s'empêcher de désespérer du monde tel qu'il est. Incapable de cheminer dans le sens du courant, bien au chaud dans la foule, il n'a que faire du présent, puisant dans le passé sa puissance nostalgique et n'investissant son énergie que dans l'avenir. Car toute œuvre est faite de ce mélange plus ou moins bien dosé de nostalgie et de foi en une vie autre, même quand elle paraît tout entière immergée dans cette vie immédiate dont elle ne cesse de parodier les apparences.

Cette fille dont, des années durant, j'avais été amoureux sans jamais oser lui adresser la parole tant sa beauté m'intimidait et dont je gardais un souvenir troublant, il a fallu qu'un hasard me fasse croiser sa route et que je l'entende faire des fautes énormes avec un accent en parfait désaccord avec son air aristocratique pour que le charme s'en trouve rompu à jamais et sa beauté immédiatement flétrie. Encore aujourd'hui, si une beauté s'exprime en mâchant ses mots ou avec le moindre accent de vulgarité, mon intérêt tombe illico et sans rémission possible, comme si la voix devait nécessairement se faire l'écho de sa beauté.

19 mars

À l'ère des écrivains encombrés d'idées, affligés d'une morale missionnaire en même tant que d'un besoin maladif de séduire et d'exercer un pouvoir intellectuel, a succédé l'ère des écrivains désemparés qui, honteux de vivre sans mode d'emploi, se réfugient dans le vestiaire de leur passé où d'intraduisibles frissons les retiennent, même quand l'air vient à leur manquer. Moi, pour surmonter mes doutes, je n'ai guère mieux fait en me ralliant aux idées générales et généreuses qui relayaient le christianisme austère et invivable de mon adolescence, non sans éprouver un malaise aussi étouffant que pouvait l'être ma solitude, si bien que j'ai fini par consentir à l'incertitude d'un destin avant tout littéraire, convaincu que j'étais d'être guidé par les « fragiles lumières de la terre ».

Mais ce destin, j'en ai bientôt deviné l'artifice en constatant que le langage se jouait de moi autant que je me jouais de lui, travestissant mes rêves et dénonçant ma totale incrédulité : ce monde que je feignais d'habiter en y projetant mon ombre, je cherchais bien plus à le fuir qu'à m'y enraciner, bien qu'il fût incontestablement à mon image. Peut-être l'écrivain doit-il aimer le monde dont il est le régisseur s'il veut que ses lecteurs s'en éprennent à leur tour, mais moi, ce que je cherchais à l'aveuglette, c'était que mes lecteurs se méfient d'eux-mêmes comme je me méfiais de mes propres mirages. Je leur demandais l'impossible : un détachement, une absence d'alibi, bref un savoir-vivre étranger aux recettes morales anciennes ou nouvelles.

La tentation d'écrire, à quoi tient-elle sinon au besoin d'échapper à l'inconsistance du vécu ? Un vécu qui, malgré ses moments d'intensité, n'arrive jamais à combler l'insatisfaction lovée au creux de soi et qui, tôt ou tard, appelle à un dépassement auquel chacun répond à sa façon ou encore refuse de répondre. On croit que le langage restituera le sens manquant ou, à tout le moins, la saveur évanescence de la vie. Ce qui se produit parfois, mais c'est une aventure toujours à recommencer, car sitôt désengagé, *délangagé* plutôt, on nage à nouveau dans l'eau de vaisselle d'un quotidien qu'on avait cru racheter en ensorcelant le sultan de l'ennui.

Être révolutionnaire, pour l'écrivain québécois, ce ne serait pas monter sur les barricades ni refuser le prix du Gouverneur général comme on le faisait il y a quinze ou vingt ans sans oublier de le signaler dans sa notice biographique, ce serait à la fois plus élémentaire et plus difficile : oser écrire dans une langue nue que l'homme est nu derrière son masque et qu'il n'a pas à rougir devant le tribunal de la bonne conscience.

Si je me remettais au travail, ce serait à l'abri d'un pseudonyme — ce qui semble contredire l'appel lancé plus haut — parce qu'alors je me sentirais délesté de mon passé (du déjà paru) et plus disponible que jamais. Mais de quoi serait capable cet écrivain ainsi masqué ? De quelles audaces et de quelles tendresses auxquelles, à visage découvert, il n'a pas osé se livrer ? Que dirait-il que moi-même je n'aie pas avoué jusque-là ? Et surtout de quelle manière ? Ce rêve d'un masque ouvre à l'infini des perspectives par où je m'évade parfois jusqu'à l'égarement, quitte à en revenir bredouille, faute de m'y être engagé pour de bon.

Par paresse (mais justifiée par un autonomisme irréfléchi), nous avons peu à peu promu un français régionalisé à outrance que nous appelons en bombant le torse du québécois pour le distinguer du français dit hexagonal, comme si c'était dans ces termes que le problème se posait, comme si ce n'était pas la même grammaire qui devait régir l'usage, ici comme ailleurs dans la francophonie. Ce québécois, quand il s'agit de le défendre sur la place publique ou de l'imposer aux nouveaux venus, redevient curieusement du français tout court. Faute de parvenir à réaliser notre autonomie politique, nous choisissons la voie détournée et suicidaire d'un nationalisme culturel réduit à sa plus simple expression : l'affirmation d'une souveraineté linguistique. Mais comme ce nationalisme, plus soucieux de revanches symboliques que de cohérence intellectuelle, fait bon ménage avec un populisme agressif, la langue qui nous sert d'identité collective souffre d'une gangrène que nos québécoisants considèrent, eux, comme le signe d'une vitalité unique dans le monde francophone. À l'avant-garde d'une féminisation dont les excès révèlent avant tout une profonde insensibilité au génie de la langue en même temps qu'un désir de marginalisation, nous sommes également les promoteurs d'une contamination de la langue écrite par la langue parlée, sacrifiant au passage l'élégance et les nuances de la première qui s'en trouve non seulement appauvrie mais condamnée à l'approximation.

Je veux bien admettre que ce qui compromet l'avenir du français à l'échelle canadienne, c'est la volonté des élites politiques et de la majorité de nous traiter non pas comme des partenaires égaux mais comme une minorité

parmi les autres, bien qu'en lui en concédant la première place le temps qu'il faudra, jusqu'à ce que, du fait de l'érosion démographique conjuguée à une lente assimilation, elle régresse de manière irréversible; je veux bien l'admettre, mais en voyant, d'autre part, que nous avons dans cette régression notre part de responsabilité dans la mesure où nous nous contentons de défendre la Charte de la langue française tout en nous laissant entraîner dans une dérive linguistique que ses acteurs les plus voyants — artistes, linguistes et journalistes — légitiment au nom d'une prétendue spécificité québécoise dont les ravages crèvent les yeux. Il suffit pour s'en convaincre de lire son quotidien chaque matin, d'écouter la radio et la télévision ou de prendre connaissance des faibles résultats qu'obtiennent nos étudiants aux tests de français. Mais tout cela, nos québécoisants le rejettent du revers de la main, rêvant d'une grammaire à nous qui serait remise à jour tous les premiers vendredis du mois.

24 février

Nos idées, il faut bien voir qu'elles ne sont aux yeux des autres que des opinions quand elles contrarient les leurs.

27 février

Moi qui n'ai longtemps vécu que de l'imagination, ne supportant l'existence que dans la mesure où elle me servait de brouillon, j'en suis venu à ne plus savoir ni vouloir imaginer quoi que ce soit et à me contenter de regarder les jours sombrer dans un gouffre sans écho ni mémoire.

2 mars

Les remous de la chair, on y plonge avec l'angoissante sensation d'un salut dérisoire peut-être mais d'une urgente nécessité qui trouble l'être tout entier, l'entraînant dans un vertige où il bascule hors du familier, comme avalé par le désir lui-même. Qu'il soit vécu ou rêvé, ce vertige naît d'un rien, d'une lecture ou d'une illustration qui en laisseraient d'autres froids, d'un regard ou d'un sourire qui vous noue le ventre, d'une odeur, d'une beauté à peine entrevue ou devinée, d'une ambiance même, surtout à l'étranger où on se sent particulièrement perméable à tout.

Enfant, j'étais déjà la proie consentante du parfum de ma maîtresse de première année et de sa sévérité s'exerçant contre moi quand j'usais en catimini de ma main gauche, écart qui m'attirait des coups de règle sur les doigts. J'avais beau rougir de honte, j'éprouvais un vif plaisir à être puni de la sorte (et plus encore si j'écopais d'une retenue) par celle qui était également la première maîtresse de mes rêveries matinales, modèle des futures amazones qui me traqueraient tout au long de mon adolescence et même au delà — déesses de l'Antiquité aussi bien que criminelles évadées de la prison des femmes de la rue Fullum dont, revenant de l'école, je longuais les hautes palissades grises garnies de barbelés.

On croit être devenu insensible au tam-tam de l'Histoire, mais il suffit que le mur de Berlin s'ouvre, que les peuples descendent dans la rue, pour qu'on se sente arraché au *no man's land* où on s'était retiré dans l'attente d'appels venus de ses propres profondeurs.

Les visites des lieux sacrés vous donnent le sentiment du devoir accompli, mais le véritable plaisir d'une ville étrangère, on le trouve bien davantage dans la flânerie déambulatoire, l'observation paresseuse des gens, de leur comportement et de leur conversation, dans le contact avec les objets, dans la jouissance de la nourriture et de l'atmosphère des lieux.

Dès qu'on accorde un peu d'attention à ses propres discordances, on cesse de se reconnaître tout à fait dans les siens, même si persiste une inaltérable parenté historique.

Vertige de la contemplation : le regard ébloui par la parfaite étrangeté d'un monde auquel on peut adhérer sans s'y confondre.

La démocratie elle-même n'est trop souvent que le droit de penser comme tout le monde, toute dissidence apparaissant comme une anomalie, sinon comme une forme de déviance.

Le fossé disparaissait derrière les longues tiges de chicorée dont les fleurs bleues s'ouvraient à la ferveur matinale.

Au delà de la plaine, les montagnes basses et brumeuses donnaient l'illusion d'un horizon maritime.

Impossible de se reconnaître tout à fait dans les siens dont une somme de petites choses nous ont éloigné.

Une chose me frappe en lisant *Dashiell Hammett : une vie* de Diane Johnson, c'est qu'après *l'Introuvable*, écrit en 1933, Hammett n'arrive plus à rien en dépit des pressions extérieures et de son propre désir de créer hors des sentiers battus du polar. De temps à autre, il travaille à un roman intitulé *Tulip*. Mais l'expérience n'est pas convaincante puisqu'il ne la mène pas à terme. Le fait

demeure qu'il ne publiera plus rien jusqu'à sa mort survenue en 1961, bien que s'acharnant périodiquement à tirer quelque chose du silence qui l'étouffait. Une telle stérilité, on peut s'en accommoder dans la mesure où on parvient à se délivrer de l'obsession créatrice, mais est-ce possible quand on est devenu tout entier littérature, quand hors d'elle on n'est plus que l'ombre de soi-même ? On risque de survivre plutôt lamentablement à pareille impuissance, comme ce fut le cas de Hammett et de tant d'autres. Quant à moi, je ne me fais à l'idée que ma vie est à jamais soumise au désir inassouissable d'écrire.

Pour cette dernière journée à Paris, j'ai droit à une pluie ininterrompue, qui donne un éclat cireux à l'écorce vert reptile des platanes. Mais du café où je m'incrute depuis plus d'une heure je vois dans la foule pressée les Françaises vives et pimpantes comme des fleurs, qu'il est impossible de confondre avec les Allemandes ou les Américaines dont la tenue les rend aisément reconnaissables, et j'essaie de me souvenir des petits matins que j'ai passés ici, attendant que le ciel d'un bleu délavé se dégage et qu'une lumière très douce illumine l'osier des chaises, tandis que du léger brouillard émerge l'île Saint-Louis comme un énorme paquebot amarré là depuis toujours.

Écrire dans sa propre langue, bien sûr, mais le faire aussi impeccablement que possible, c'est-à-dire avec le constant souci de la transparence, voilà la seule mission dont un écrivain n'ait jamais à rougir.

Si vous désertez l'enclos culturel dans lequel l'Histoire vous enferme, vous risquez de ne plus être compris ou de l'être mal.

L'obsession du bonheur nous gâche la vie en nous empêchant de voir que la seule joie possible nous vient d'un certain abandon — ou du hasard.

Le féminisme a réussi à faire en sorte qu'il n'est plus possible de dire la moindre vérité déplaisante sur les femmes. Contre les hommes, en revanche, on peut tout dire, étant entendu qu'ils le méritent. Le mythe du bon sauvage a cédé la place au mythe de la bonne femme.

Un scepticisme profond l'a toujours emporté, chez moi, sur les illusions dans lesquelles il m'arrivait de trouver provisoirement refuge. Ce scepticisme a tout rasé, sauf une morale à la Chamfort qui s'autorise de ce précepte : « Jouis et fais jouir, sans faire de mal ni à toi ni à personne ». Dans la mesure où je m'en tiens à cela, je baigne dans un *inespoir* plutôt supportable.

« Il n'y a qu'un remède : la fuite », dit un personnage du *Moulin de Pologne*. On peut soupçonner que c'est Giono qui s'exprime là, même s'il se prétendait enraciné et voué au culte de son potager, puisqu'il n'a pas cessé de mettre au monde des fuyards, des déserteurs et des nomades.

Je suis toujours en contradiction avec moi-même, professant un détachement que je renie dès qu'un motif d'indignation se présente — et il y a souvent un motif d'indignation.

L'écrivain vit en sursis, à la merci du vide qui s'ouvre en lui et contre quoi il n'a qu'un recours : le langage. Croyant partir de rien, il part de ce vertige, de ce silence qui le prend à la gorge, de cette terreur innombrable...

Quand on est trop pris par ses obligations, on perd le sentiment délicieux d'une vacance intérieure, on cesse de jouir de cette précieuse insouciance qui nous délivre du sérieux pour nous livrer à la fondamentale insignifiance de l'existence. Mais elle est si difficile à supporter, cette insignifiance, qu'on se jette dans les bras de la première tâche qui se présente.

Un soir, alors que nous étions reçus chez le critique Kléber Haedens, à la Bourdette, près de Toulouse, voilà que la maîtresse des lieux agite une sonnette. La bonne apparaît, le ventre rond comme un œuf, pour nous servir le cassoulet médiéval mijoté par madame. Mon réflexe a été de me lever pour faire le service, ce qui aurait été tout à fait déplacé, je m'en rendais compte. Si bien que je me suis laissé servir, trois fois plutôt qu'une, si je me souviens bien. Ma gourmandise avait été plus forte que ma solidarité naturelle avec la bonne enceinte.

L'écriture est une activité compensatoire, tout autant que l'action sans doute, mais aléatoire et d'une radicale gratuité, et par là même totalement perturbatrice.

14 décembre

Comme tout le monde, j'ai été bouleversé par le massacre de l'École polytechnique, horrifié même, et puis à peine remis du choc, j'ai assisté à la récupération pourtant prévisible que le mouvement féministe en faisait. Dans un premier temps, j'ai tenté de raconter ce que j'éprouvais : ma honte devant pareille violence, mon incrédulité devant l'interprétation qu'on en donnait unanimement ou presque,

après avoir décrété que le tueur n'était pas si fou qu'on l'avait d'abord cru et que son crime était l'expression extrême de la misogynie des hommes et de leurs gouvernements. Je n'y arrivais pas, et ce n'était pas faute d'essayer. J'ai alors adopté le ton du chroniqueur essayant de voir les choses avec le recul de l'historien, mais peine perdue là encore. J'ai renoncé à cet exercice pourtant nécessaire parce qu'il me semblait impossible de voir clair et juste quand on baigne dans un événement d'une telle ampleur émotive. Je suis demeuré à l'écoute des commentaires, encaissant tant bien que mal le discours culpabilisateur des porte-parole empressés de me rendre, en tant qu'homme, responsable de toute la violence du monde. De la rage, j'en avais, moi aussi, contre la violence physique, mais aussi contre ceux et celles qui, en plein deuil, tiraient un profit idéologique de cet énorme malheur collectif. Qu'on n'ait pas vu ce qu'il y avait d'insidieusement violent dans l'exploitation de l'émotion générale, je n'en reviens pas encore. Insensible aux malheurs quotidiens, sourde aux appels de ses éclopés, notre société ne réagit plus qu'aux catastrophes spectaculaires, et souvent quand elle n'y peut plus grand-chose. Elle tient alors le langage lénifiant de la vertu en se rendormant jusqu'à la prochaine éruption.

Janvier 1990

Enfant, j'avais déjà un passé qui surgissait à l'improviste, comme le génie de la lampe d'Aladin : un mot suffisait ou une odeur. Si mon grand-père paternel nous rendait visite, l'arôme piquant de son tabac à pipe me rappelait d'autres odeurs, celle que dégageait le poêle à bois aussi bien que celle

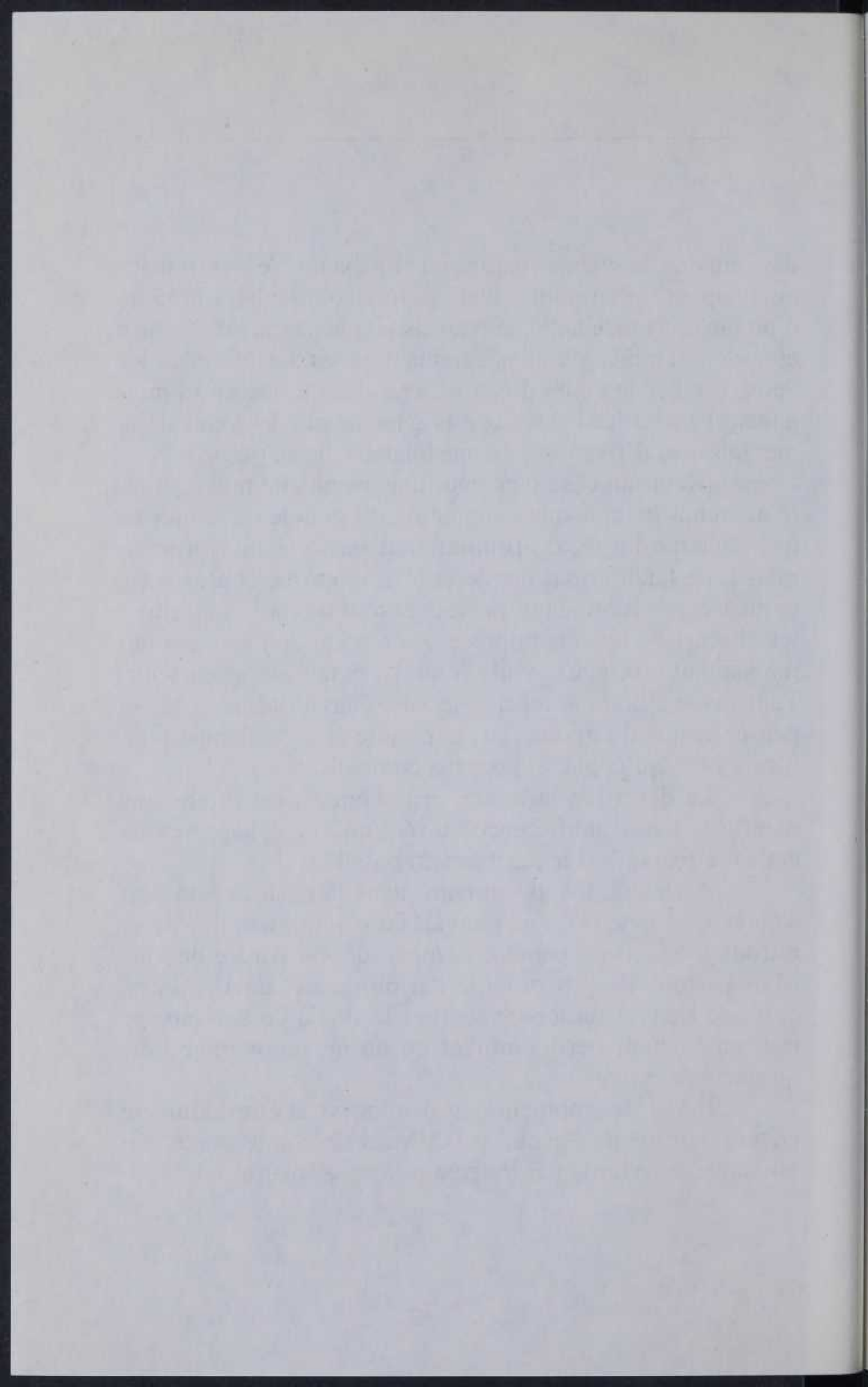
des murs de la grande maison où il habitait. Ce qui, inmanquablement, m'entraînait dans la forêt où, juché à la cîme d'un pin de grande taille, je pouvais voir le clocher de l'église étinceler au milieu du village miniaturisé ou bien, fermant les yeux, écouter le cours d'eau se jeter dans le lac en m'imaginant dans les haubans d'une brigandine que les vents de la mer faisaient dériver jusqu'à une lointaine île au trésor.

(Révisant ces notes pour une éventuelle publication, je me rends compte que la tentation est grande de raturer ce qui peut me nuire, d'éliminer tout passage incriminant, mais il ne faudrait pas que je le fasse pour me conformer à la bienséance morale qui prévaut autour de moi. Supprimer les obscurités, les répétitions et les erreurs de jugement qui me sautent aux yeux, voilà à quoi j'essaie de m'en tenir. Tant pis si l'homme tel que je suis dans l'ordinaire de sa pensée risque d'être mal vu ; je préfère être condamné pour mes travers qu'applaudi pour ma complaisance.)

La désertion telle que je la conçois est moins une manifestation d'indifférence au réel qu'une échappée vers cet autre réel qu'est le territoire du possible.

À chaque réveil, on entre dans la peau de son personnage, comme si on ne pouvait faire autrement que de se retrouver en lui et, paradoxalement, de s'y perdre de vue. Mais parfois, l'esprit brouillé par on ne sait quel rêve, on éprouve l'envie féroce de tourner le dos à ce personnage tout en sachant pertinemment qu'on ne serait plus alors qu'une âme errante.

Il y a des moments où il m'arrive d'être indulgent envers moi-même : quelle paix ! Mais de courte durée, car voilà que je ne tarde pas longtemps à me déplaire.



BIOBIBLIOGRAPHIES

Gilles Archambault est né à Montréal en 1933. Depuis 1963, il publie des romans et des nouvelles qui traduisent sa conception du monde et des rapports humains. On évoque, au sujet de ses livres, un climat de tendresse que viendraient traverser des traits inspirés par un certain désespoir. Le prix Athanase-David lui a été décerné en 1981 pour l'ensemble de son œuvre. En 1987, *L'obsédante obèse et autres agressions* remportait le prix du Gouverneur général.

Dominique Blondeau est née en France en 1942. Depuis 1970, elle vit au Québec où elle poursuit une carrière de romancière et de nouvelliste. Lauréate du prix France-Québec pour son roman *Un homme foudroyé*, elle est aussi l'auteure de *Les feux de l'exil*, *Fragments d'un mensonge* et *Alice comme une rumeur*, tous trois publiés aux éditions de la Pleine Lune. Elle publie régulièrement des nouvelles dans plusieurs revues et a reçu, en 1997, le Prix de la meilleure plume de la revue XYZ pour une nouvelle intitulée *La féline*. Depuis dix ans, elle est une proche collaboratrice de la revue *Arcade*.

Nicole Brossard, poète, romancière et essayiste, est née à Montréal en 1943. Depuis la parution de son premier livre en 1965, elle a publié une trentaine de titres dont *Un livre* (1970), *Amantes* (1980), *Picture Theory* (1982), *Le Désert mauve* (1987), *Installations* (Grand prix de Poésie de la fondation Les Forges (1989), *Langues obscures* (1991), *Baroque d'aube* (1995) et *Vertige de l'avant-scène* (1997). Deux fois récipiendaire du prix du Gouverneur général pour sa poésie, elle compte parmi les chefs de file d'une génération qui a renouvelé la poésie québécoise dans les années 1966-1975. Elle a cofondé, en 1965, la revue littéraire *La Barre du Jour* et, en 1976, le journal féministe *Les Têtes de Pioche*. Elle a aussi coréalisé, avec Luce Guilbeault, le film *Some American*

Feminists (1976). En 1991, elle publiait, avec Lisette Girouard, une *Anthologie de la poésie des femmes au Québec* (1677-1988). En 1991, le prix Athanase-David lui était attribué et, en 1994, elle était reçue à l'Académie des lettres du Québec.

Luc Bureau est professeur titulaire de géographie à l'université Laval. Il s'est spécialisé dans l'étude des représentations de l'espace et du temps, de la place du mythe dans les relations de l'homme à l'espace, ainsi que dans les rapports de la raison et de l'imagination dans la culture occidentale. Il a publié de très nombreux articles et ouvrages dont *Entre l'Éden et l'Utopie : les fondements imaginaires de l'espace québécois*, (Québec Amérique 1984), *La Terre et Moi*, (Boréal 1991) et, en collaboration, *La rencontre des imaginaires entre l'Europe et les Amériques*, (Paris l'Harmattan 1993), ainsi que *Géographie de la nuit*, (L'Hexagone 1997).

Roseline Cardinal est née en 1941 à Thonon-les-Bains (France) et vit au Québec depuis 1971. Récipiendaire de plusieurs prix comme auteur dramatique radiophonique et comme nouvelliste (*Juliette et les autres*), elle prépare un second recueil de nouvelles dont deux ont déjà paru dans les numéros 81, 86 et 90 des *écrits*. Elle résume ainsi sa démarche littéraire : « Je raconte des histoires pour apprivoiser la vie, à travers les autres. Grâce au petit fil de tendresse de l'écriture, je tente de relier les peurs fichées au cœur de chacun pour former un collier d'espoir et de fraternité. »

Jacques Folch-Ribas est né à Barcelone en 1928. Il est architecte et romancier. Il a publié une dizaine de romans qui furent couronnés par de nombreux prix littéraires (prix Molson de l'Académie des lettres du Québec, prix France-Canada, prix du Gouverneur général, prix Duvernay pour l'ensemble de l'œuvre). Il est également chroniqueur de littérature française au journal *La Presse*, de Montréal. Membre de l'Académie des lettres du Québec.

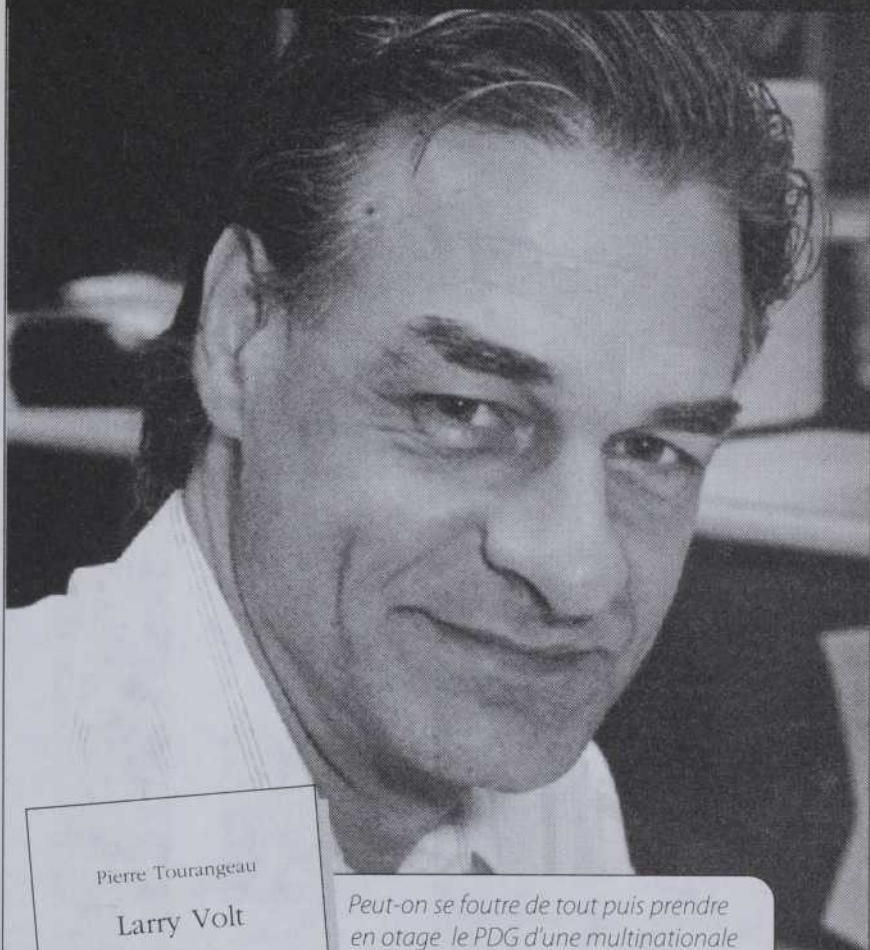
Christiane Frenette est née à Québec en 1954. Elle vit à Lévis où elle enseigne la littérature au niveau collégial. Poète, elle a publié depuis 1986 plusieurs ouvrages dont *Indigo Nuit*, prix Octave-Crémazie. En 1997, elle fait paraître un premier roman, *La terre ferme*, aux Éditions du Boréal. Son œuvre exprime avec lucidité le difficile combat de la vie contre le désespoir.

Anne Lagardère est née à Toulouse (France) en 1954. Elle vit et enseigne à Limoges. Elle a publié cinq romans : le premier, *Molino, l'histoire*, au Mercure de France, (1979) et les suivants aux éditions du Seuil : *Héritage fabuleux* (1987), *La vie indirecte* (1991), *Après la honte* (1994) et *Les détails* (1996). Elle a participé à la Rencontre québécoise internationale des écrivains, à trois reprises : en 1991, 1995 et 1997. L'une de ses nouvelles a été publiée dans *Les Écrits* en avril 1997.

André Major est né à Montréal en 1942. Tôt engagé dans une double carrière de journaliste littéraire et d'écrivain, il a participé à la fondation de la revue *Parti pris* et de l'Union des écrivains québécois. Il a travaillé comme réalisateur au service des émissions culturelles de Radio-Canada de 1973 jusqu'à tout récemment, tout en poursuivant une œuvre de romancier (*Le cabochon*, *Histoires de déserteurs* et, plus récemment, *La vie provisoire*) et de nouvelliste (*La Chair de poule*, *La Folle d'Elvis* et *L'Hiver au cœur*). Le prix Athanase-David a couronné son œuvre en 1992. Il travaille actuellement à la révision des Carnets qu'il tient depuis une vingtaine d'années et dont des fragments ont paru dans *Liberté et les écrits*.

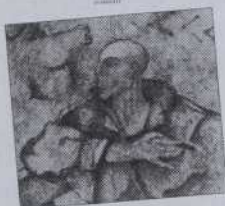


XYZ éditeur



Pierre Tourangeau

Larry Volt



XYZ
éditeur
Montréal 1991

*Peut-on se foutre de tout puis prendre
en otage le PDG d'une multinationale
au nom d'un mouvement imaginaire?
Oui, si on s'appelle Larry Volt!*

Pierre Tourangeau

Larry Volt

270 p. • 22,95 \$

XYZ
éditeur

XYZ éditeur

1781, rue Saint-Hubert, Montréal (Québec) H2L 3Z1
Téléphone : 525.21.70 • Télécopieur : 525.75.37



Ablar Farhoud

Le bonheur a la queue glissante

Roman



● l'HEXAGONE

Ablar Farhoud a réussi là un roman qui agrandit l'imaginaire québécois.



LAURENT LAPLANTE



La personne immédiate



● l'HEXAGONE

Dans cet essai vigoureux, l'auteur parcourt avec lucidité les trois cercles de la «pensée immédiate»: la myopie des citoyens, celle des décideurs et celle des intellectuels.



l'HEXAGONE

La passion de la littérature

Bulletin d'abonnement

les écrits

5724, chemin de la Côte Saint-Antoine
Montréal (Québec) H4A 1R9

Abonnement d'un an (trois numéros)

Institutions et résidants de l'extérieur du Canada	35 \$
Résidants du Canada	25 \$

Nom : _____

Adresse : _____

*Ouvrage composé par
Andréa Joseph de PageXpress
Imprimé par
AGMV inc.
le quinze avril
mil neuf cent quatre-vingt-dix-huit*

*Imprimé au Canada
Printed in Canada*



Fondée en 1954, «la doyenne des revues littéraires du Québec», *Écrits du Canada français*, se nomme désormais *les écrits*. Fidèle à sa mission première, elle publie sans aucune restriction de genre des textes inédits d'écrivains d'ici et de l'étranger.